

match

Le plus grand hebdomadaire sportif

DANS CE NUMÉRO :

Les huitièmes
de finale
de la Coupe
de France
de Football



CRITERIUM INTERNATIONAL DE CROSS CYCLO-PEDESTRE.
Ayant lâché tous ses adversaires dès le sous-bois, Robert Oubron,
pour la seconde fois consécutive, a enlevé le Critérium international
de cyclo-cross.

On le voit ici, les pieds encore hors des cale-pieds, à sa sortie du
Trou du Diable qu'il a franchi avec aisance. Vingt secondes d'avance
au Trou du Diable, cinquante à l'arrivée...

LE SPORT

ZADIG, rencontrant un jour, dans une prairie, sa bien-aimée qui cherchait un basilic — le basilic est un serpent fabuleux — destiné à être cuit dans l'eau de rose pour le soulagement du seigneur Ogul endolori, Zadig, dis-je, et c'est Voltaire qui nous l'affirme, pria Astarté de mettre fin à ses recherches et proposa de sauver le malade par d'autres moyens. Ceci se passait aux temps babyloniens, et c'est pourquoi nous devons le tenir pour avéré.

Ainsi Zadig parla à Ogul : « Seigneur, on ne mange point mon basilic ; toute sa vertu doit entrer chez vous par les pores. Je l'ai mis dans une petite outre bien enfilée et couverte d'une peau fine : il faut que vous poussiez cette outre de toute votre force et que je vous la renvoie à plusieurs reprises ; et en peu de jours de régime, vous verrez ce que peut mon art. » Ogul dès le premier jour — c'est toujours Voltaire qui écrit — fut tout essoufflé, et crut qu'il mourrait de fatigue. Le second, il fut moins fatigué et dormit mieux. En huit jours, il recouvra toute la force, la santé, la légèreté et la gaieté de ses plus brillantes années.

— Vous avez joué au ballon et vous avez été sobre, lui dit Zadig ; apprenez qu'il n'y a point de basilic dans la nature, qu'on se porte toujours bien avec de la sobriété et de l'exercice, etc.

Pourquoi vous raconté-je cela ? Non point tant pour démontrer les vertus du football déjà connues aux temps babyloniens que pour faire admirer cet idéaliste d'Ogul qui se trouvait suffisamment payé de ses efforts par le maintien — ou la recouvrance — de toute la force, la santé, la légèreté et la gaieté de ses plus brillantes années.

Le problème du professionnalisme ne se posait pas pour lui. Au reste, il était fort riche...

Les grandes épreuves de ski de Garmisch nous ont valu une hécatombe — un mort, Sartorelli, et des blessés — contre laquelle on s'indigne avec raison. Le goût du sensationnel ; augmenter sans trêve la vitesse ; la nécessité de faire du spectacle ont amené des organisateurs à établir des tracés de descente parfaitement homicides. Nous sommes d'accord avec tous ceux qui demandent à la F. I. S. d'intervenir vigoureusement. Certes, les sports d'hiver ont été, à leurs débuts, encouragés par d'honnêtes commerçants qui voyaient, dans leur prochain essor, une source abondante de revenus. Ils ne se sont point trompés. Mais à l'heure actuelle il paraît inopportun, pour des raisons de publicité, pour rendre la « saison » plus attrayante, de chercher de plus en plus fort, et de faire se casser les pattes, ou encore mieux, à de braves champions dont la témérité est la seule vertu qu'il faille refréner.

Ceci est de nombreux accidents, moins graves il est vrai, survenus cette saison, doit inciter aussi les jeunes skieurs à la prudence. C'est le privilège et la richesse de la jeunesse que de pouvoir présumer de ses forces. Là encore les éducateurs se doivent de tempérer les ardeurs trop violentes. C'est ainsi que le plus sain des sports gardera et grossira son armée de fidèles.

L'équipe de France de hockey sur glace n'ira pas à Prague disputer les championnats mondiaux. Elle était pourtant méritante, cette jeune et petite troupe. Et d'aucuns se désolent de sa mésaventure. Pour ma part, je trouve très bien que la France ne soit pas représentée dans une compétition de ce genre par son équipe, qui est une équipe unique, qui n'est pas la sélection d'un sport qui n'existe pas chez nous. Le hockey sur glace, qui ne demandait qu'à vivre et à prospérer, a été tué chez nous en sa première fleur. Il convient de le ressusciter d'abord. Quand il vivra de nouveau, et vraiment, on pourra — avec quel retard, il est vrai ! — essayer de lutter avec nos rivaux. Mais pour l'instant la question ne se pose même pas. Imaginez que, par un hasard miraculeux, notre représentation à Prague, se fût tirée de l'affaire avec un titre prestigieux ! C'eût été vraiment d'une belle et cruelle ironie !

Evidemment, l'on conçoit mal que chez nous, où les sports de neige ont pris tant d'extension, les sports de glace — la création de nouvelles patinoires aidant — n'aient pas suivi une progression parallèle. Cela est l'affaire de la Fédération.

JEAN DE LASCOUMETTES.



EN POINT DE MIRE :

JEAN AERTS

Nous avons failli le perdre il y a quelques mois. Une chute terrible, à Malines, l'hôpital, l'attente angoissante jour et nuit, une amélioration subite, l'assurance, enfin, de le voir vivre...

Vivre ! Jean l'a voulu de toutes ses forces. Son corps d'athlète s'est cabré, entamant avec le mal une lutte longtemps inégale. A la fin, tout de même, sa persévérance a été récompensée, Jean a triomphé : il est resté des nôtres...

Alors, nous allons de nouveau, cet été, pouvoir envisager sous tous les angles, devant une bonne gueuze lambic, tous les problèmes routiers. Nous allons pouvoir en discuter des heures entières, inlassablement, et songer aux remèdes à apporter aux situations souvent précaires faites au sport cycliste par des dirigeants inconscients. Car Jean Aerts est un esprit fort. Un cerveau ouvert à toutes les choses de la vie. Un homme qui, voyant juste, ne craint pas d'exprimer clairement et nettement ses opinions, s'étant parfaitement moqué, jusqu'ici, du vieux proverbe : toutes vérités ne sont pas bonnes à dire.

Croyez bien, d'ailleurs, que Jean Aerts n'a pas toujours entendu dire : Amen ! à la suite de ses prédications, par ces dictateurs au petit pied que sont, consciemment ou non, la plupart des dirigeants des grandes fédérations. Fréquem-



ment on le mit au pain sec, au sein de la Ligue Vélocipédique Belge, mais, avec lui, autant cracher en l'air.

En effet, Jean Aerts continua à dire ce qu'il avait à dire. Qu'on l'ait montré du doigt, accusé des pires méfaits à l'égard du malheureux Lemaire, dont il faillit connaître le sort, voilà qui ne pouvait altérer sa magnifique confiance, mettre une sourdine à ses propos ; et ceux qui l'avaient salué furent les premiers à lui sauter au cou, après sa victoire au Championnat du Monde, à Floreffe.

Jean Aerts ne s'y est pas trompé. S'il n'a pas connu l'exil, il n'a pu échapper à la mise en quarantaine. Sans doute prône-t-on pour tous les tons, en sport, le principe de « la tête et les jambes », mais, en Belgique comme en France, et peut-être plus encore en Belgique qu'en France, on déteste cordialement ceux qui ont de la tête et connaissent toutes les astuces de la langue. Evidemment, de certains coureurs flamands, que nous ne citerons pas, à Jean Aerts, il y a une sacrée différence. Aux premiers on commande, au second on explique. Nuances, en vérité, et, du côté de Gand notamment, on n'a jamais aimé ça...

Tous les lundis, entre 11 h. 45 et 12 heures, l'un des studios d'émission de Radio-Cité connaît une animation des plus sportives. En effet, l'on y diffuse Match-Magazine. De nombreuses personnalités du monde sportif ont à cœur de venir, à cette occasion, adresser quelques mots aux milliers d'auditeurs à l'écoute du grand poste privé qui affiche tant de sympathie pour les sportifs et pour le sport.

C'est une joie, un plaisir sans mélange que de converser ainsi, en toute simplicité, en toute camaraderie sportive, avec les grands champions que vous connaissez tous.

A Match-Magazine, loin de ces « causeries » ou de ces interviews préparées à l'avance, où questions et réponses sont... lues avec plus ou moins d'habileté par les intéressés ! Nous tenons à agir en sportifs, franchement, simplement, sans faire appel à certains procédés qui facilitent peut-être la tâche des vedettes interviewées mais qui ne remportent pas toujours le succès escompté. C'est donc une conversation « à bâtons rompus » qui caractérise Match-Magazine.

A en juger par les nombreuses lettres d'encouragement que les auditeurs adressent, chaque semaine, à Match, la formule choisie par René Lehmann et ses collaborateurs, ses camarades peut-on dire même, est des plus appréciées.

Seulement, aujourd'hui, on fait les yeux doux à Jean Aerts pour l'inviter à prendre le poste de directeur technique de l'équipe belge.

Eh ! bien, mon vieux Jean, sans faire ta mauvaise tête, ne dis pas « oui » tout de suite. Mets-les un peu au pain sec à leur tour. Ça rappellera, sans doute, à ce commissaire belge du Tour — ce n'est certes pas Fernand Adant, dirigeant sensé, celui-là, il en est quelques-uns — les repas copieux qu'il fit à son nez et à sa barbe, aux soirs d'étape, sans se soucier de ce qui resterait aux coureurs, ces goudins qui venaient déjà d'avaler deux à trois cents kilomètres...

Le saviez-vous ? Fernand Mithouard est fiancé.

Chut ! C'est encore un secret, et ne le divulguons pas, « Mithou » en serait fâché.

Répétons-nous le comme ça, d'ami à ami, mais sans en faire grand état : le seigneur de Chevreuse est trop bon garçon pour être contrarié.

D'autant plus qu'il a d'excellentes raisons de se faire, le mariage n'est pas proche.

— Il faut auparavant, assure-t-il, être certain de pouvoir faire bouillir la marmite. Dans notre métier, on ne sait jamais ce que l'on fera demain. Je ne veux donc pas me presser. L'hiver prochain, si l'été a été bon, je verrai...

Cependant, comme il tient à se marier après la maison, Mithouard prépare celle-ci avec une rare assiduité.

Il va même partir prochainement rouler dans les Flandres avec Gustave Dannaels.

— C'est pas d'la rigolade, je vous jure...

Tels sont les simples commentaires du poulain de Ludovic Feuillet.

Il est seul, dans un petit village au-dessus de Nice, chez des Bretons comme lui. Il est seul et, pourtant, il ne s'ennuie pas : il joue...

Oui ! Il joue, du matin au soir, à rien et à tout, à cache-cache avec les gosses, aux boules avec les vieux, à se mettre les doigts dans le nez, peut-être, et aussi à Tarzan...

Hein, vous ne le connaissez pas, ce jeu-là ? Eh bien ! demandez un peu, pour voir, à René Le Grevès — puisque c'est de lui qu'il s'agit — ce que c'est que de jouer à Tarzan. Il vous expliquera qu'il s'en va, solitaire, dans la forêt proche, et que, là, il bondit, grimpe aux arbres, se faufile dans les fourrés, s'accroche aux lianes. Voilà comment Le Grevès joue à Tarzan ! Et il adore ça, vous n'en avez pas idée...

Seulement, l'autre jour, une liane a cassé. Parce que René n'est pas léger, léger, en ce moment. Une liane a cassé et notre nouveau Tarzan s'est retrouvé le derrière par terre... avec un genou démis. Tout simplement. Et Tarzan a pleuré, et Tarzan a gardé la chambre huit jours, et Tarzan est à jamais fâché avec son personnage.

Tout au moins pour ce qui est de s'accrocher aux lianes.

Et pourquoi Le Grevès est-il seul, cette fois, alors que lors des derniers hivers, il avait toujours un ou deux compagnons avec lui, et notamment Georges Speicher qui aime Le Grevès comme un frère...



...Mais comme un frère qui déteste être une bonne poire ?

— Parce que, vous comprenez, expliquait-il l'autre jour, René est un charmant garçon, mais un tantinet flemmard. Il faut tout lui faire, tout lui passer... Il faut lui gonfler ses pneus ; à table, lui mettre le sel dans la main, même s'il l'a sous le nez ; lui casser son pain et...

Non ! tout de même pas lui mâcher ses aliments !

Encore un péché mignon de l'ancien champion de France, cette flemmardise.

Ce n'est du reste pas bien grave, mais René n'a plus de partenaires.

Au fond, ne le plaignons pas trop, il aura bien trouvé un gosse par là, tout fier de lui gonfler ses boyaux avant chaque sortie d'entraînement.

LORS, Antonia Magne a une fille. Un bon gros poudrier qui fit bien souffrir sa maman. Et « Tonin » vécut, l'autre nuit, des heures alarmantes. A son vieil ami Longau qui, le premier, téléphona la nouvelle à Paris, Antonin, sur le coup de six heures du matin, fit cette confidence d'une voix morne :

— Je vous jure, j'aurais préféré cent fois faire trois Tours de France sans m'arrêter...

Aujourd'hui, tout va heureusement bien, et Antonin Magne et sa charmante femme sont tout heureux d'avoir une belle héritière — encore qu'Antonin eût préféré un petit gars.

Pour en faire un spécialiste du Tour ?

BUYSSE et Billiet sont navrés — qu'ils disent.

Navrés d'avoir encore gagné à Paris avec aisance, navrés d'avoir mis les meilleurs Français à deux tours.

— Ce n'est pas de notre faute, a expliqué Albert Buysse, nous ne savons pas compter...

Comme il riait, on ne l'a pas pris au sérieux.

— Ecoutez, a-t-il consenti à dire, nous savons que nous ne sommes pas charitables, mais un boxeur qui peut mettre k. o. son adversaire le laisse-t-il debout par gentillesse ?

Qu'opposer à une argumentation aussi solide ? On ne peut que s'incliner, égrener les dix secondes fatidiques... en souhaitant que Buysse et Billiet n'aient pas toujours le punch.

NOUS aurons bientôt de la bagarre au sein de la Commission sportive de l'Union Vélocipédique de France : MM. Achille Legros et Vassero sont, paraît-il, en désaccord complet à l'occasion de la sélection de l'équipe de France de cross cyclo-pédestre.

Il y a déjà longtemps que Legros et Vassero sont d'avis opposés. Jusqu'ici, pourtant, l'opinion d'Achille Legros a toujours prévalu. Lentement, néanmoins, Vassero a gagné des points. Il a de chauds partisans au sein de la Commission sportive et ça nous promet des soirées héroïques pour les prochains mercredis du boulevard Poissonnière — ce qui sera peut-être encore plus mauvais pour la « Vieille Bique »...

Tout ça, avant la petite belote hebdomadaire au bistrot d'en bas.

Car là, fait curieux, Vassero et Legros sont souvent partenaires...

FELIX LEVITAN.

Chez les contempteurs du sport et des sportifs l'on a coutume de dauber sur les qualités intellectuelles des grands champions ou des dirigeants ; l'on se fait un malin plaisir de s'en tenir à une seule formule pour essayer de caractériser les vedettes du sport : « Je suis bien content d'avoir gagné ! » Et l'on prononce cette phrase avec un air que l'on s'efforce de rendre le plus naïf possible... Eh bien ! que les esprits forts en question ne prennent-ils donc la peine de se mettre à l'écoute de Match-Magazine. Que n'ont-ils entendu les remarques pleines de bon sens des Maurice Arnoux, Clément Duhour, Maurice Richard, Michel Pécheux, Heinkelé, Courtois, Elie Mercier, Monneret, Vrolix, Keller, Eric Nessler, Girardin, Normand, Pecqueux, Prior, André Lonlas, Dreyfus, pour ne citer que les vedettes sportives qui sont venues, récemment, devant notre micro.

Il appartient donc aux fidèles lecteurs de Match qui ignoraient encore Match-Magazine, de se mettre à l'écoute tous les lundis, à 11 h. 45, sur l'antenne de Radio-Cité. Grâce à la bonne fée T.S.F., ils auront ainsi l'occasion et la joie d'entendre les grands champions et autres personnalités du sport qui, chaque semaine, nous font l'honneur et le plaisir de participer au quart d'heure réservé à Match-Magazine.

RÉDACTION-ADMINISTRATION

25, rue d'Aboukir - PARIS (2^e) - Tél. Turbigo 52-00 et 96-80

CHEQUE POSTAL : 2188-23 PARIS

Aucun envoi n'étant fait contre remboursement, prière de joindre le montant à chaque commande. — Pour tout changement d'adresse, ne pas oublier de joindre une ancienne bande et la somme de 1 franc, et transmettre la demande au moins huit jours avant la date d'exécution du changement.

Prière de noter notre nouveau compte chèque postal : 2188-23 Paris.

match

R. C. SEINE : 251-735 B

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
1 ^o France et Colonies	46 fr.	24 fr.
2 ^o Etranger (tarif A réduit) ..	73 fr.	40 fr.
3 ^o Etranger (tarif B normal) ..	93 fr.	50 fr.

TONNELIER MONTERO ET PRIOR l'Amérique découvrent

L'accueil argentin

A mon arrivée à Buenos-Aires, je me suis senti envahi par une profonde tristesse. Le temps était maussade. Les premiers Argentins rencontrés quelque peu distants. J'ai pensé que je ne m'amuserais guère dans ce pays, et je me souviens avoir fait confiance de ces impressions à mon camarade Magdeleine qui, d'ailleurs, ne paraissait guère plus enchanté que moi. Et puis, le soleil est venu, avec lui des réceptions à la colonie française, et, après quelques jours, un accueil chaleureux de la part des Argentins... Aussi est-ce à regret que j'ai quitté l'Amérique du Sud où, d'ailleurs, je retournerai en septembre prochain pour y effectuer une nouvelle moisson de pesos...

Curieuse ville que Buenos-Aires dont on a dit qu'elle était de mœurs légères alors qu'elle est aujourd'hui d'une rigidité de principes absolue. Curieux gens que ses habitants, généralement froids dans la vie mais qui savent aussi s'enflammer avec une rapidité quelque peu déconcertante pour des Européens, en général, et des Français, en particulier, toujours blasés et lents à s'échauffer.

Voyez-vous, au Vel' d'Hiv' pendant une course de Six Jours, quelque 20.000 spectateurs rester debout, une nuit entière, sur des gradins inconfortables... en ayant gardé avec eux les vélos qui les ont amenés? Car, là-bas, pas de garage, hommes et machines ne font qu'un, et ce n'est pas l'un des aspects les moins curieux de cette salle sportive où l'on voit, juché près des cintres, un quidam tenant, devant lui, une vieille bécane qu'il couve avec tendresse.

S'ils ne comprennent pas grand-chose aux chasses, trop compliquées à leur gré, les Argentins, par contre, apprécient les sprints. Pour avoir, Magdeleine et moi, remporté de nombreux classements pendant les Six Jours, nous sommes devenus, je puis bien le dire sans aucune fausse modestie, leurs coureurs favoris.

Quand je vous aurai dit que ce qui m'a le plus frappé, c'est l'impeccabilité vestimentaire de la plupart des Argentins, riches ou pauvres, je n'aurai plus qu'à ajouter que, grâce au courrier d'Air-France, nous avons poussé, Magdeleine et moi, une pointe jusqu'au Chili, où nous avons trouvé des gens plus directs que les Argentins, une terre plus française d'aspect général, où nous espérons bien voir, d'ici peu, organiser les courses de Six Jours auxquelles nous participerons.

Car l'Amérique du Sud, après l'Amérique du Nord, se laisse conquérir de grand cœur par les épreuves de Six Jours.

Tonnellerie



Tonnellerie parmi des admiratrices, habituées des Six Jours.



Sous les bananiers.



Prior au pied du monument espagnol.



Au Luna-Park de Buenos-Ayres, Magdeleine (1), Tonnellerie (2), Pajerito (3), Suarez (4).

Les coureurs argentins

Quels sont les coureurs argentins? Dans l'ensemble, des hommes bien doués, solidement plantés, aux moyens exceptionnels mais qui, malheureusement, n'ont pas assez souvent l'occasion de se mesurer avec des étrangers.

En deux courses de Six Jours, ces garçons, qui cherchent à apprendre, à comprendre, à s'assimiler la manière européenne, ont réalisé d'incontestables progrès.

J'aimerais vous en citer quelques-uns : R. Saavedra, âgé de vingt-six ans et qui possède à coup sûr une « classe » incontestable ; Lopez, très puissant ; Suarez, fort entreprenant ; Prieto, enfin, particulièrement rapide et qui, dans les sprints, nous a donné bien du mal.

Un Chilien nous a fait belle impression : Torres qui tentera de venir en France pour disputer quelques courses sur route, et notamment Milan-San Remo dont il a beaucoup entendu parler par les Italiens. Car on a eu beau aiguiller Torres sur le Tour de France, il a déclaré, non sans raison, que c'était tout de même aller un peu vite en besogne...

Le vélo fait de plus en plus d'adeptes parmi les Argentins encore qu'il ne soit pas très répandu.

Les dirigeants de clubs, qui font un petit effort en faveur de la course sur route, sont, malheureusement, desservis par l'état du réseau routier. Lorsqu'il fait beau, les coureurs sont dans la poussière jusqu'au cou ; quand il pleut, ils enfoncent dans la boue, parfois jusqu'au moyeu, et sont alors contraints de mettre pied à terre et de courir le vélo sur l'épaule. A tel point que je ne suis pas loin de croire que l'Argentine doit compter, parmi ses routiers, quelques cyclo-crossmen susceptibles d'inquiéter nos meilleurs spécialistes.

Leurs épreuves routières sont de 100 kilomètres. Mais cent kilomètres qui comptent et je préférerais, pour ma part, en faire trois cents sur les routes françaises.

Les routiers argentins sont mal payés. Cinquante pesos au premier d'une course importante, c'est-à-dire quelque quatre cents francs. Heureusement pour nous, nous avons été mieux rétribués pour les Six Jours.

Quelques maisons de cycles s'intéressent aux meilleurs Argentins, hommes durs, infatigables et qui n'ont qu'une tactique : pousser en tête jusqu'à bout de forces.



Réception au Club Français : Banbaggioffi (1), Tonnellerie (2), Prior (3), Suarez (4), Montero (5).

Entre compatriotes : Gimié (1), Reine (2), Codos (3), Magdeleine (4), Tonnellerie (5).

Le vélo argentin

Je crois que l'Argentine est bien le pays d'avenir pour le cyclisme. J'entends par là, pour les constructeurs de cycles, qui tombent sur un pays tout neuf et disposé à s'adonner à la pratique de la bicyclette.

Jusqu'ici, on a beaucoup importé de vélos en Argentine. Mais à quel prix ! Songez que pour obtenir une machine semblable à celles construites en France, il faut aligner 250 pesos, 2.300 francs environ. Ça ne vous dit rien ?

Les beaux vélos viennent de France et d'Italie. Le cycle commun est importé d'Allemagne et surtout du Japon. C'est le véritable vélo d'avant guerre, lourd, mal conçu et ne disposant d'aucun des accessoires modernes que les constructeurs français et italiens s'attachent à perfectionner sans cesse.

Le vélo, à Buenos-Aires, est encore méprisé par les automobilistes. Il ne fait pas bon rester sur leur route. Ils n'ont aucun souci du cycliste, et certaines voies de grande communication sont encore interdites aux Argentins qui utilisent la bicyclette comme mode de locomotion.

Lorsqu'il y a deux ans je me suis rendu, pour la première fois, à Buenos-Aires, les femmes ne roulaient pas. Il y a quelques semaines, j'ai été tout surpris de compter de nombreuses ferventes de la machine à deux roues.

On ignore encore le tandem en Argentine ; ce sera pour plus tard.

Pour certains, et l'industrie locale ne s'occupant pas encore du cycle, le vélo est un sport cher. A Palerme, le bois de Boulogne de Buenos-Aires, il n'y a qu'un loueur de vélos, un vieux bonhomme qui donne d'infâmes « clous » pour vingt francs de l'heure. J'aime autant vous dire que, malgré tout, il est en train de réaliser une petite fortune.

A côté de cela, quels avantages : pas de sonnettes, que détestent toujours les cyclistes et, surtout, pas de plaques...

Le fisc n'a peut-être pas encore pensé que les cyclistes pouvaient représenter, pour les finances argentines, des revenus appréciables. Tant mieux pour les habitants de Buenos-Aires.

Ant. Prior

(Recueilli par Félix Lévyton.)

6 LE ROMAN DES GRANDS FOOTBALL LEURS

DAVID JACK (5)

match

LE FANTÔME
DE WEMBLEY

table mer humaine. Par milliers, les fanatiques qui n'avaient pu se procurer de place avaient réussi à escalader les murailles de l'immense arène et ils avaient déferlé sur le terrain de jeu comme en un torrent impétueux. Le service d'ordre avait été impuissant à les arrêter et mit bien quarante minutes, par la suite, pour débayer le ground et refouler tout le monde. Ce jour-là, 126.000 spectateurs avaient payé leur place, mais on ne put jamais estimer combien d'autres milliers avaient resquillé.

Et les joueurs des deux équipes eurent le plus grand mal à se frayer un passage jusqu'au terrain.

Un but célèbre

C'est alors qu'après trois minutes de jeu David Jack réussit un des plus beaux buts de sa carrière, un but qui devait faire date dans les annales du football anglais.

Jack était au milieu du terrain lorsqu'il reçut la balle. On crut qu'il allait s'en débarrasser, mais pas du tout, il fonça résolument vers les buts adverses, feinta, dribbla tous les défenseurs qui s'opposaient à sa course et se trouva seul devant le gardien de buts. Celui-ci se précipita en avant. Jack souleva alors la balle et le goal, malgré une retraite précipitée, ne put rien, le but était marqué.

Un immense enthousiasme s'empara des spectateurs et, pour la seconde fois, le terrain fut envahi. L'arbitre arrêta la partie et la police, de nouveau, s'employa à refouler les envahisseurs.

En seconde mi-temps, par la suite, Bolton marqua un second but et s'assura définitivement la victoire.

Un ballon et une petite fille

Dès le coup de sifflet final, les joueurs se ruèrent vers le ballon pour en prendre possession, comme il est de coutume. Un ballon qui a servi à une finale de Coupe à Wembley, c'est, en effet, un sacré souvenir. Smith et Ted Vigard furent les plus prompts sur la balle. Vigard avait pris un léger avantage, lorsque Smith, à l'instar d'un joueur de rugby, exécuta un plaquage parfait sur l'avant-centre de Bolton.

Les deux hommes roulèrent à terre et un troisième larron, Alec Finney, s'empara tranquillement du ballon. Alec tendit alors le trophée à Joe Smith en lui disant que le capitaine de l'équipe y avait droit avant tout autre. Smith accepta, mais, se tournant vers David Jack, il lui remit le ballon en lui déclarant : « Il est des buts qui, en finale de Coupe, méritent bien une récompense. »

Les Bolton Wanderers n'avaient pas remporté la Coupe depuis 1909.

C'était été un grand jour pour Jack, d'autant plus que, cet après-midi-là, sa femme donnait le jour à une mignonne petite fille. Quelqu'un proposa de baptiser l'enfant « Wembley Jack », mais le père refusa.

— C'est une fille, dit-il, et non pas un garçon.

Le fantôme

Les Bolton Wanderers, après deux saisons assez peu glorieuses, devaient à nouveau parvenir en finale de la « Cup », en 1926.

A Wembley, où cette fois la police avait fait bonne garde et empêché tout désordre, ils rencontrèrent Manchester City. Rien ne fut marqué durant la première mi-temps. Les deux équipes étaient très près l'une de l'autre, mais après le repos, ce fut David Jack qui décida du sort de cette finale en marquant l'unique but de la partie.

Pour la seconde fois en trois ans, les Bolton Wanderers avaient gagné l'épreuve la plus enviée d'Angleterre et, quand ils regagnèrent les vestiaires, les scènes d'enthousiasme étaient telles autour d'eux qu'ils durent livrer une véritable bataille pour se frayer un passage au milieu des fanatiques qui les entouraient, les pressaient, leur arrachaient des autographes.

David Jack ne put se soustraire à eux et fut le dernier à quitter le ground. Avec une patience admirable, il avait donné des autographes jusqu'à la nuit tombante. D'où le surnom de « fantôme » qu'on devait lui donner par la suite.

David Jack, cette année-là, partit en vacances au Canada. C'est une façon de parler, car, en fait, David Jack alla faire là-bas une tournée dans les rangs de l'équipe de la F.A. Il lui arriva alors une bien curieuse aventure.

Comme il était d'un naturel très curieux, il s'en fut, un jour, faire une promenade solitaire dans les bois. Il marchait depuis pas mal de temps, en rêvant de la grandiose beauté de la nature, lorsqu'il eut la désagréable sensation de sentir qu'il n'était plus tout seul. On marchait derrière lui, il était suivi. La frayeur le prit. Il se mit à courir, puis, se retournant, il constata qu'il était suivi par une meute de petits ours. « Les gros ne sont pas loin », se dit-il, et il fonça de plus belle. Il arriva ainsi tout essoufflé jusqu'à son hôtel, toujours suivi par les petits ours, ce qui lui valut un gros succès auprès de ses camarades. Mais le grand David avait eu bien peur.

Une farce

Et voici l'histoire de son sensationnel transfert à l'Arsenal. C'était durant l'été de 1925,

Bolton était parti en tournée en Suède. David Jack ne regagna son club qu'après avoir joué contre la France et la Belgique. Il retrouva ses camarades à Gothenburg et c'est là que devait se décider toute l'affaire.

Une farce est à l'origine du transfert de Jack à l'Arsenal. Le grand club londonien venait de se mesurer aux Bolton Wanderers en finale d'un tournoi qui se déroulait à Gothenburg. Le soir de la rencontre, les dirigeants des deux clubs, qui étaient descendus dans le même hôtel, devaient au fumoir et s'amusaient fort des traits d'esprit que lançait le regretté Herbert Chapman, le fameux manager des « Gunners ».

On vint à parler incidemment de David Jack et Chapman déclara qu'il verrait volontiers le grand inter de Bolton dans son équipe. Il s'agissait là d'une boutade, mais M. J. Hayward, l'un des principaux dirigeants des Wanderers, prit sans doute la chose au sérieux, car, ne voulant point donner suite à une conversation qui, selon lui, s'annonçait gênante, il regagna sa chambre.

Sa retraite stratégique n'échappa à personne, et l'on convint de lui jouer un bon tour : celui de lui faire croire que Jack avait été transféré à Arsenal.

Quand on lui apprit, avec le plus grand sérieux, cette fausse nouvelle, le lendemain, M. J. Hayward eut le souffle coupé, puis, ayant repris ses esprits, il murmura : « Ce n'est pas possible, nous ne pouvons pas retourner à Bolton sans Jack ! »

Après qu'on l'eut bien fait « marcher », on lui avoua la supercherie. Mais Herbert Chapman pensait déjà qu'une telle plaisanterie pouvait très bien, au fond, n'en pas être une et, six mois plus tard, David Jack était bel et bien transféré à Arsenal.

Un pressentiment

Par une nuit d'octobre, il se trouvait seul chez lui, quand, sur le coup de deux heures du matin, on vint frapper à sa porte. David Jack eut l'intuition que quelqu'un de l'Arsenal allait entrer chez lui.

Il alla ouvrir et fut tout surpris de ne trouver devant lui que M. Fowleraker, son manager habituel, celui qui l'avait déniché à Plymouth Argyle :

— De quoi s'agit-il ? fit Jack qui ne comprenait qu'à moitié la venue insolite de son manager.

Alors M. Fowleraker, sans préambule, lui tint à peu près ce langage :

— Excuse-moi de te déranger, David, mais il s'agit d'une affaire importante. Il y a bien longtemps que tu es chez nous et tu sais que nous apprécions ta valeur et ta conscience. Il nous peinerait que tu partes. Pourtant la somme offerte est importante. Tu feras ce que tu voudras, tu diras oui ou non. L'Arsenal te demande !

Jack comprit que son intuition ne l'avait pas trompé tout à l'heure, quand il avait entendu frapper. Il fut bien embêté. D'abord, il se trouvait bien à Bolton où il travaillait et où il était devenu très populaire. Ensuite il ne voyait pas pour quelle raison il quitterait son club qui le payait bien. N'avait-il pas déjà mis de côté six cent cinquante livres ?

Il demanda à réfléchir et à discuter avec les dirigeants d'Arsenal.

— Mais pourquoi ne pas discuter tout de suite ? lui dit M. Fowleraker : « Ils » sont là, à ta porte. Ils attendent dans un taxi.

Puisqu'il était réveillé, après tout, David Jack pensa qu'il valait mieux en terminer avec cette affaire assez rapidement, et il ouvrit toute grande sa porte à MM. Herbert Chapman et George Allison.

Tout d'abord, les nouveaux arrivants eurent l'impression qu'ils perdaient leur temps. Jack avait ses habitudes à Bolton, il ne cessait de répéter qu'il y était très heureux, il s'entêtait même à ne pas écouter les offres qui lui étaient faites.

Mais Herbert Chapman était un rusé. Il avait plus d'un tour dans son sac et, surtout, il savait, au moment opportun, user des arguments qui convainquent. Il traça le plus alléchant tableau de la vie londonienne et des avantages que Jack trouverait à Arsenal.

Un transfert sensationnel

L'aube pointait quand Jack, harassé de fatigue, pressé de questions et assourdi par une conversation qui avait été longue et passionnée, se laissa arracher une demi-promesse, tel le malfaiteur auquel on arrache un aveu après un épuisant interrogatoire dans les bureaux de la police.

Jack promit qu'il irait approfondir la question, le samedi suivant, à Londres, et Herbert Chapman et George Allison s'en furent en se frottant les mains, persuadés qu'ils tenaient désormais leur homme.

Ils ne se trompaient pas car, après quelques semaines de résistance, d'hésitation et de discussions, Jack accepta de quitter Bolton, et Arsenal paya pour lui le phénoménal transfert de dix mille trois cent quarante livres sterling !

UN des plus prestigieux joueurs que le football anglais ait connus : ce grand diable à l'aspect ascétique qui fit avec Alec James la fortune de l'Arsenal et de la fameuse tactique du W.M.

C'est vers l'année 1920 que se dessina sa glorieuse destinée. Il figurait alors dans un club de troisième division : Plymouth Argyle. Déjà, à l'époque, c'était un inter remarquable, et bien que l'on n'eût pas encore fait grande publicité sur son compte, il avait soulevé assez de rumeurs flatteuses pour que le manager des Bolton Wanderers, M. Fowleraker, qui ne l'avait jamais vu jouer, se décidât à s'intéresser à lui.

Un jour donc, M. Fowleraker s'en vint frapper à la porte de David Jack. Ce dernier était malade et le docteur était à son chevet quand M. Jack père introduisit le manager de Bolton.

De Plymouth à Bolton

Admirez le cran et l'audace de ce manager, qui, sur la simple foi de quelques renseignements, vient proposer 3.500 livres de transfert à un joueur qui ne paie pas de mine et qui, présentement, grimace de douleur dans son lit.

Ce transfert était assez élevé pour que Plymouth Argyle l'acceptât incontinent. Et David Jack s'en fut chez les Bolton Wanderers.

Ses débuts dans sa nouvelle équipe ne furent pas, à proprement parler, des plus satisfaisants. On dit même qu'ils furent pitoyables et que M. Fowleraker eut bien du mal à justifier le prix qu'il avait payé pour cette recrue bien fragile et souffreteuse.

Mais Jack était né sous une bonne étoile, et le hasard, qui fait parfois si bien les choses, allait lui permettre soudain, non seulement de se réhabiliter, mais encore de s'imposer de brillante façon et à un poste assez inattendu pour lui.

Ailier droit !

Alex Donaldson, qui était alors l'un des meilleurs ailiers droits d'Angleterre, vint à se blesser si malencontreusement que sa carrière en fut à tout jamais compromise.

Le malheur des uns fait le bonheur des autres. La retraite de Donaldson, c'était l'avènement de David Jack.

Et voilà comment David Jack devint ailier. Le poste était nouveau pour lui. Jamais il n'aurait eu l'idée de l'occuper, sans ces circonstances fortuites qui avaient conduit M. Fowleraker à le lui confier. Mais quelle ne fut pas la surprise du manager et du joueur en constatant qu'à l'aile droite « ça allait beaucoup mieux » ! Dès son premier match comme extrême, David Jack éprouva comme un amour nouveau pour la balle ronde et, lui qui était alibié depuis quelque temps, joua avec un tel enthousiasme qu'il marqua deux buts. Une transformation totale s'était opérée en lui et M. Fowleraker voulut bien admettre, dès lors, qu'en acquérant David Jack, il n'avait pas fait une aussi mauvaise affaire qu'on voulait bien le dire.

Jack marquait maintenant au moins un but à chaque match et, avec la confiance, lui était revenue la santé.

Première finale, à Wembley

Mais, au bout de quelque temps, quand il se fut aperçu qu'il n'avait rien perdu de ses moyens, Jack voulut redevenir inter, sa place de prédilection. Au fond, c'était un batailleur dans son genre et la difficulté lui plaisait.

Il dut pourtant faire des pieds et des mains avant d'obtenir satisfaction. Mais, quand il fut redevenu inter, les Bolton Wanderers n'eurent pas à le regretter, car David Jack, peu à peu, transforma du tout au tout leur ligne d'attaque, pour le grand triomphe de M. Fowleraker qui clamait partout qu'une intuition divine l'avait conduit à Plymouth Argyle pour y découvrir un véritable prodige.

Dès lors, les Bolton Wanderers allèrent de succès en succès. En 1923, ils se qualifièrent pour la finale de la Coupe, grâce à un but de David Jack.

L'histoire de cette finale contre West Ham mérite d'être contée.

Jugez de la stupeur de Bolton lorsque, l'heure du match étant arrivée, ils trouvèrent le ground de Wembley envahi par une véri-

En venant chez les Bolton Wanderers, Jack avait transformé leur équipe. De même, dès qu'il eut foulé le ground de Highbury, Arsenal connut sa grande période de gloire.

Ce fut l'époque des Jack, des Bastin, des James, des Hulme et des Lambert. Arsenal gagna la Coupe, remporta le Championnat, battit tous les records de buts marqués et de matches gagnés.

Jack et James furent alors les deux meilleurs inters que l'Angleterre ait sans doute connus. Les deux hommes se complétaient si bien qu'à eux seuls ils assurèrent le succès d'une grande méthode de jeu, le W.M., et que, quand l'un ou l'autre manquait, il y avait quelque chose qui clochait dans la fameuse équipe des « canonnières ».

Aujourd'hui Jack, tout comme James, s'est retiré du ground, mais on n'oubliera pas de sitôt sa haute silhouette, son toupet de cheveux blonds et son grand nez se profilant dans le brouillard d'Highbury...

Jack est parti mais il hante encore les terrains de jeu d'Angleterre comme un fantôme...

(A suivre.)

MARIO TRUH.

(Tous droits de reproduction et de traduction interdits.)





RESUME DU PREMIER CHAPITRE. — Doc Carey, amateur d'alcool, de danses et de chansons, prompt à la bagarre, la suscitant et l'aimant, rentrait paisiblement saoul chez lui, ayant goûté à ces divers plaisirs. C'est ainsi qu'il assistait au « vidage » d'un grand gaillard et doux garçon de un mètre quatre-vingt-dix et de quatre-vingt-dix kilos, Merle Gillingwater, par le marchand du « The Morning Moon », Senhor Kelly, béquillard hargneux.

II

Doc étudia rapidement la situation, prêt à associer sa fortune avec l'un ou l'autre des partis en présence ou même à déclarer la guerre aux deux réunis. Son impulsion naturelle l'aurait amené à aider le petit type à descendre le grand par une attaque de flanc et, ensuite, à disposer du petit lui-même. Mais, au moment où il prenait ses dispositions, le petit avait plutôt besoin d'un frein que d'une main secourable. Le grand type se tortillait sur le trottoir, essayant, sans succès notable, d'éviter l'arme tournoyante de son assaillant. Doc concentra donc son attention sur le petit gars.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon vieux ? dit le bon docteur.

En guise de réponse, les yeux de Senhor Kelly lancèrent le venin comme deux seringues à Fly-Tox, et il manqua plusieurs rafales de coups. « Le vieux a l'air plutôt mauvais, pensa Doc, et il y a de grandes chances qu'il soit armé d'une lame. » Doc n'avait pas le goût des rencontres avec instruments tranchants ou perforants. La situation semblait plutôt exiger quelque diplomatie. Or, ses réflexes rapides l'avaient sauvé en nombre d'occasions extrêmement embarrassantes de sa glorieuse course à travers les années. De sa poche, il sortit une impressionnante plaque dorée, relique de quelque meeting. Senhor Kelly reconnut immédiatement ce geste policier. Il se désintéressa immédiatement de son travail sur le grand garçon.

— Doucement, doucement, mon pote, dit Doc d'une voix suave, en se proposant de lui en « passer une » au menton, « juste pour voir ».

— O.K., m'sien le flic, marmonna Senhor Kelly. Il commettait ainsi une lourde gaffe, car, pour le Doc, le mot « flic » était la quintessence de toutes les insultes. Même ses amis les plus chers devaient non seulement s'empêcher de sourire en le lui disant, mais ils devaient encore exploser de rire.

Doc avança d'un pas avec un perfide sourire. Sa main droite caressa le revers gauche du veston de l'ennemi, puis, avec la foudroyante détente du cobra, agrippa la cravate orangée du Senhor Kelly. Une sacCADE de la main droite amena le menton du Senhor Kelly à la rencontre de son destin sous la forme du fameux poing gauche de Doc. Et Senhor Kelly fut incapable de lire, même une rubrique de course, pendant trois jours.

Doc se tourna alors vers le grand garçon :

— Mettons-les, mon vieux, suggéra-t-il fermement. Merle se releva avec l'aisance d'un chameau fatigué. Dans un brouillard d'effarement, il suivit lourdement son sauveur jusqu'au « Ritz Central Hôtel ». Dans le hall, il essaya bien de le remercier et de voler à sa quête penson de famille, mais :

— Viens, mon pote, montons chez moi pour nous remettre un peu de poudre, décida Doc.

Et Doc, la plus obéissante des créatures terrestres, obéit.

Au quatorzième étage, les chambres, des horreurs qui servaient de repaire au Doc étaient enfin désertées.

Pendant son absence, d'autres attractions avaient réclamé l'attention des joyeux fêtards que le bon docteur avait abandonnés sous le fallacieux prétexte « qu'il avait quelque chose à voir ». Une bonne partie

des noctambules étaient maintenant au numéro 1132, où ils se consacraient à des jeux salutaires, la plupart de sadique nature.

Certains experts renommés exhibaient leur savoir-faire en allumant des journaux sous des pieds sans méfiance, devant une galerie de badauds au comble de la joie. Ce prince des joyeux drilles, M. Pete Reilly, démontrait ses talents particuliers grâce à une savante démonstration de l'art d'enduire de munster le cuir des chapeaux abandonnés. Dans les poches de trois des hôtes des œufs pourris avaient été furtivement glissés, puis gentiment écrasés. Il y avait eu d'autres épisodes divertissants, grâce au poivre de Cayenne et à une poudre à éternuer spécialement préparée pour la circonstance.

D'autres « célébrités » s'étaient répandus en désordre et jouaient aimablement dans quelques lits, balcons et baignoires inoccupés. Doc était seul avec Merle au numéro 1132.

Ses doigts fourragèrent dans un tiroir plein de chemises de soie qui faisaient envie des « beaux Lucas » chez tous les coiffeurs de village. Il en sortit deux bouteilles de rye dont les étiquettes menteuses « Noces d'or » auraient dû être plutôt remplacées par « Coup de foudre ». Il emplit un des verres demeurés sains et saufs d'une dose qui aurait sauvé cinq trappeurs de la congélation. Puis, il passa ce « seau » à Merle. Pendant que celui-ci balbutiait et titubait, le Doc fit disparaître son propre whisky avec la vitesse d'un Lee Miller lancé en pleine ligne droite, et emplit un autre verre qui, ajouté au précédent, eût déclenché une révolution victorieuse au Brésil.

Le Doc jeta un regard brumeux sur Merle et, pour la première fois, fut impressionné par la hauteur et l'équilibre du corps de son compagnon. Et, du coup, Doc fut saisi d'une violente attaque de sa maladie chronique : un furieux accès de fièvre de poids lourd. C'est un mal incurable qui s'acharne sur les managers, comme l'insurmontable soif pour l'or qui git au pied des collines étreint le vieux prospecteur. Les



victimes de la fièvre en question croient que quelque part, de façon ou d'autre, elles trouveront le colosse qui les fera riches et renommées. Ils peuvent parler des heures et des heures sur ce sujet fascinant. Et, chacun dans son cœur, la nuit, quand le rêve passe parmi les étoiles, est convaincu qu'un jour prochain la chance lui sourira. Et quand la faible voix de la froide logique se fait vainement entendre, ils la noient dans un océan de faits et des chiffres.

Jack Kearns ne fit-il pas d'un vagabond affamé de l'Ouest la plus grande attraction dans l'histoire de la boxe ? Est-ce que cette espèce de paysan hirsute venu de « Buenos Aires » ne vint pas à New-York avec un faux col en cellulose ébréchée pour toute fortune, et ne fit-il pas son chemin jusqu'à un compte en banque d'un million de dollars au nom de M. Luis Angel Firpo ? Un ténor boxeur scientifique, aux mains fragiles, ne s'éleva-t-il pas de la condition de commis maritime dans Greenwich, Connecticut, jusqu'à deux triomphes sur Dempsey, la paire de Greenwich, les grosses différences en Bourse et les discours sur Shakespeare pour les collégiens de Yale ?

Même si sa découverte est incapable de combattre, un manager a de quoi se régaler s'il peut parvenir à combiner les ingrédients : poids lourd, battage et chance en savantes proportions et offrir ainsi au public le ragout dont il raffole. La terre entière, depuis Tex Rickard jusqu'aux saintes vieilles dames qui laissent leur tricot de côté pour écouter le radioreportage d'un soir de championnat du monde, tout le monde aime les poids lourds. Et tout est possible. Regardez Joe Beckett (sans grimacer, si possible) ou Phil Scott, le Cygne défaillant de Soho. Deux « tocards », bien sûr ; cependant, des hommes habituellement vaillants et sains d'esprit, des hommes qui ont fait de la Grande-Bretagne un empire mondial, insistèrent pour payer le droit d'assister au spectacle de ces deux champions poids lourds de l'Empire britannique, berceau de la boxe, prenant de risibles et horizontales attitudes au premier coup de tout adversaire d'une force à peine supérieure à celle d'un « videur » pour maison de thé. L'éléphant Primo Carnera attira près de 50.000 clients payants autour d'un ring de Londres dans une ère de marcheurs de la faim, et les crises les plus désespérées de la dépression de 1932 n'ont pas empêché une fortune de s'accumuler aux guichets du second match Sharkey - Schmeling, le premier s'étant terminé sur un magnifique coup bas, l'année d'avant.

Doc jeta un autre regard sur Merle, un second regard dans lequel brillait la fièvre des poids lourds.

— Comment t'appelles-tu ? demanda Doc.

— Merle Gillingwater, répondit le commis marchand d'oiseaux.

— Y a pas de mal. T'en fais pas, on arrangera cela, dit Doc, dont le cerveau embrumé bourdonnait déjà de projets couleur de roses et de rye, comme une ruche au moment de l'élection d'une nouvelle reine. Tu sais ce que tu es, n'est-ce pas ? poursuivait Doc. Tu es mon nouveau boxeur.

Merle regarda d'un air plus hé-

ROMAN PAR DON SKENE

traduit par Robert BRÉ, illustré par PELLOS

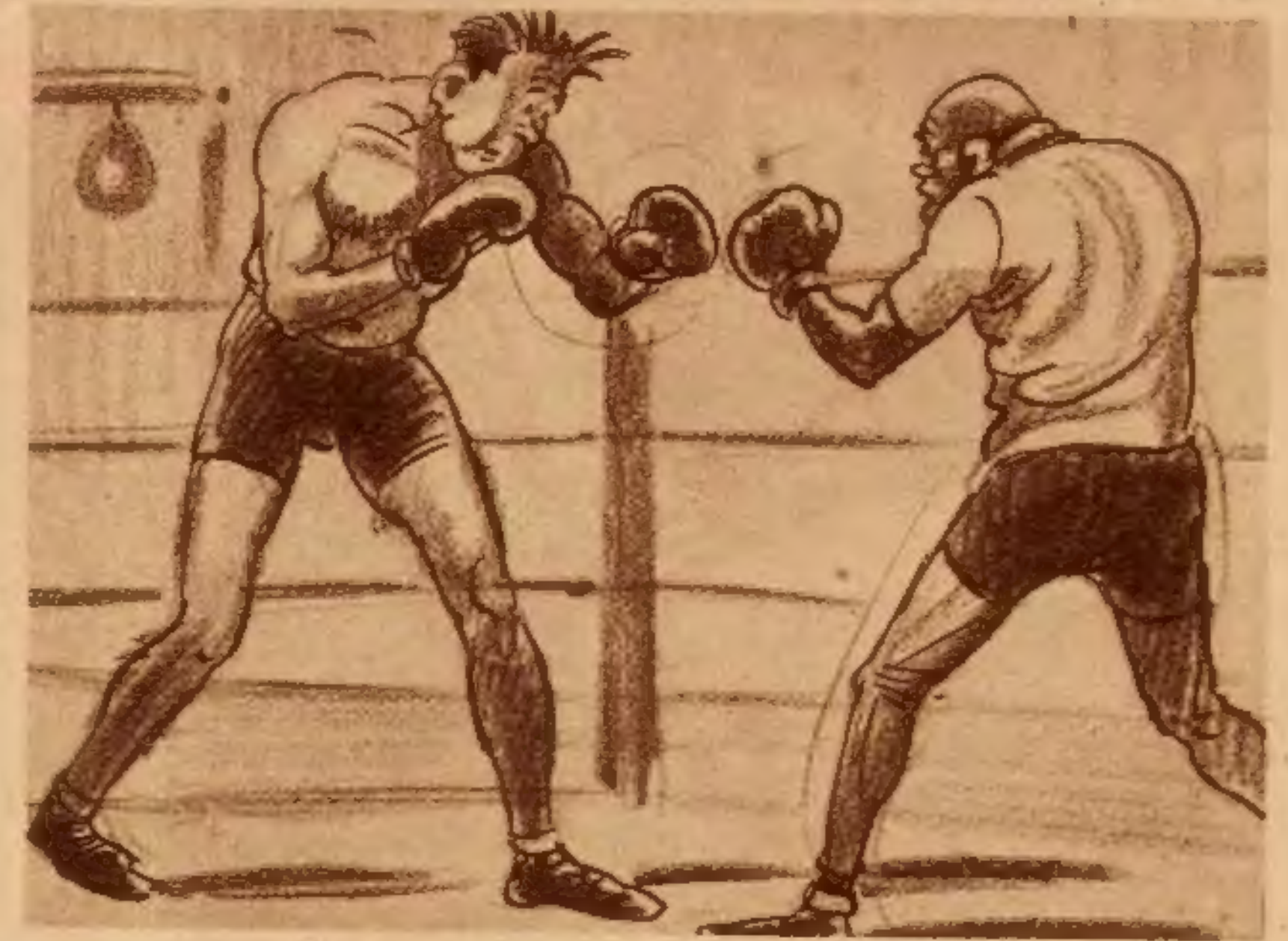
bété que d'habitude ce Frankenstein qui tombait dans sa vie, jusqu'alors convenablement tranquille.

— Mmmmmmmmm... bafouilla Merle, qui se sentait à la fois comme la mouche dans le parloir de l'araignée et l'oiseau pris au piège.

— Et non seulement ça, déclama le Doc, non seulement cela : nous sommes le futur champion du monde poids lourds.

Sombrant dans le sable mouvant de l'âme dominatrice de Doc, Merle fut, dès lors, entre ses mains, moins que n'était l'Oncle Tom. De ce moment, Doc Carey fut non seulement propriétaire de son corps, mais son âme lui appartint également.

Il faut supporter l'espèce des managers genre Doc Carey et ne pas la maudire, car tel est le destin terrestre des poids lourds.



III

Pendant que la fièvre le tenait encore, Doc commença d'entraîner son protégé, hypnotisé et ahuri, à jouer le nouveau rôle qui devait ajouter tant d'incidents bizarres au curieux mélo du pugilisme. Il fallut au bon docteur quelque chose comme moins d'une minute et demie d'examen technique pour réaliser qu'il n'avait pas découvert un combattant-né ni un diamant brut. Merle, au mieux, était une sorte de bâton de guimauve mal équilibré. Seulement, c'était un gros bâton de guimauve. Il avait la taille, le poids, le nombre conventionnel de bras et de jambes et une rassurante habitude d'obéissance aveugle au plus petit caprice de son maître. En dehors de cela, Doc savait qu'il partait à dix mètres derrière le scratchman, mais il avait définitivement décidé d'aller jusqu'au bout de l'expérience, pour deux raisons :

Premièrement, parce que, dans son cœur, frémissait l'excitante émotion du joueur d'osier qui sent le coup gagnant. C'était la même sorte d'intuition qu'il avait eue en pariant son argent, ses bijoux et ses deux derniers poids moyens, sur « Lady Belle », un cheval à vingt contre un, qui gagna d'ici à la Chine ; la même sorte d'infatigable pressentiment qui lui avait fait fuir la ville de Saint-Louis dix minutes avant qu'on trouve, dans la chambre d'hôtel qu'il venait de quitter, sa seconde femme « quillante », à coups de revolver, les lampes, la pendule et la radio, à défaut de la cible qu'elle espérait.

La seconde raison, c'est que mijotait, sous le feutre cabossé de Doc, l'âme d'un artiste, et Merle l'avait amenée au point d'ébullition. De tout son cerveau froidement calculeur, de tout son cœur crapulard, de ses mains impatientes, il désirait façonner cette masse de glaise humaine en un gladiateur doré.

Doc, tranquillement, prit ses dispositions pour louer un gymnase sombre et écarté, aux heures nocturnes où les hommes du milieu pugilistique seraient occupés ailleurs. Le balayeur-gardienn de nuit, Kid Jeffo, avait accumulé les raisons d'abrutissement au temps où il se « donnait ça » avec Battling Nelson, Ad Wolgast et tous ces gars-là. Doc obtint donc facilement sa coopération et l'usage gratuit du gymnase en confirmant chaleureusement le vétéran dans sa conviction qu'avec un peu de footing il pourrait, sans sortir d'un mouchoir étendu à terre, surclasser tous ces tocards du moment.

Le poulain du baron Jim Dougherty, Big George Godford, une vénérable « menace noire » tombée dans la débâcle, fut promu au rôle d'entraîneur et d'instructeur. C'était assez pénible pour celui qui avait été un moment l'Aigle d'ébène d'Erie ; mais il savait que les boutons de cu-

lotte n'ont pas cours à la passe anglaise et était convaincu de la haute qualité nutritive des côtelettes de porc prises à hautes doses quotidiennes. Big George était un professeur idéal. Il connaissait tous les coups du manuel et beaucoup qui n'y étaient pas, et il avait pour Doc la loyauté d'un esclave de la bonne époque.

Pendant trois mois, le professeur Godford travailla avec Merle, nuit après nuit, morceau par morceau, lui apprenant à se tenir en garde et à mouvoir ses bras dans une imitation presque parfaite d'un boxeur au travail. Ceci peut vous sembler extraordinaire et fantastique, mais, après tout, le plus bête des phoques peut bien apprendre à jongler avec des torches enflammées et à jouer du piston. Et des chiens et des sin-

ges n'ont-ils pas interprété au cinéma de nombreux vaudevilles et comédies aussi intelligemment qu'auraient pu le faire beaucoup d'acteurs et d'actrices de Hollywood ?

Sous le regard à la fois méprisant et fanatisant de Doc Carey, Merle parvint à acquiescer une vague teinte de l'art du « jab » et du crochet. Les contres punitifs de Big George gravèrent dans l'esprit de Merle qu'il ne fallait jamais attaquer de la droite d'abord. Rendons aussi cette justice à Merle qu'il mérita de nombreux bons points pour la facilité avec laquelle il se pénétra de l'antique axiome : N'oublie pas d'esquiver.

Merle était maintenant aussi prêt qu'il le serait jamais pour que Doc puisse faire retentir les premiers carillons des cloches du battage. Doc était impatient de commencer ce travail, pour lequel il reconnaissait, approuvé en cela par de nombreuses autorités en la matière, n'avoir pas d'égal. Il pouvait marier diverses forces agissantes sur les fondements de la nature humaine et en obtenir un riche et étrange mélange. Il empruntait les traits les plus subtils du bonimenteur de foire, dont le magnétique et rocailleux : « Entrez ! Entrez ! ENTREZ ! » fait se ruier les foules à l'intérieur de tentes enfumées pour acheter des cartes postales à un nain proclamé « la plus petite créature du monde » ou à un neurasthénique avealeur de sabres truqués, qui se demande quelle sorte de hachis il aura pour dîner. Doc empruntait encore quelque chose au tuyauteur de champ de courses, préparant un « cave » destiné à remédier aux effets désastreux de la crise sur sa bourse. Il empruntait aussi les traits les plus séduisants du voleur « à l'américaine » lancé sur une grosse affaire. Enfin, il connaissait bien le pouvoir de la presse et usait gratuitement de ses fontaines de publicité payante. Même les journaux les plus conservateurs — si réfractaires à la plus mince annonce gratuite que le « Waldorf Astoria Hôtel » devient, dans leurs colonnes, un anonyme « Hôtel du Centre » — se transformaient en cornes d'abondance répandant des colonnes et des colonnes d'articles, à propos du moindre soupçon de championnat du monde poids lourds. Le résultat de la candide sorcellerie de Doc et de ses pairs moins doués est que 50, ou 100, ou 150.000 personnes en viennent à payer des centaines de milliers de dollars pour être présentes, sous la pluie ou le feu du soleil, et apercevoir vaguement, de temps en temps, les évolutions plus ou moins grotesques de deux êtres humains. Évolutions qui n'empêcheraient pas un homme de bâiller et de se balancer sur sa chaise si elles se passaient dans l'appartement voisin ou dans la cour, de l'autre côté de la rue.

(Voir la suite page 15.)

LES HUITIÈMES DE FINALE DE LA COUPE DE FRANCE



PARC DES PRINCES : Metz-Excelsior (2-1). — La balle est passée au-dessus de la barre. Mais la défense de Kappé, qui fit une belle partie, n'en est pas moins jolies.



PARC DES PRINCES : Metz-Excelsior (2-1). — Une belle anticipation de Kappé qui, en plongeant dans les pieds de Herrera, a réussi à détourner la balle. A gauche, Zehren, qui se replie, et Sécember (au fond). Au premier plan, de dos, Fossat.



PARC DES PRINCES : Metz-Excelsior (2-1). — Une belle attitude de Cabannes, le goal rouennais, qui intercepte une passe que Esso, bien lancé, attendait. On reconnaît, en outre, Scharwarth et l'ailier marseillais Cabanis. Au fond, derrière Esso, l'inter Hess. De quoi s'y prendre !



PARC DES PRINCES : Metz-Excelsior (2-1). — Voici un blocage de Kappé qui stoppe net l'élan de Sécember. A droite, Zehren, un des meilleurs hommes du match, protège son gardien d'une charge éventuelle de Herrera. On reconnaît encore, en par le masqué par Zehren : Hilbet et Hilbl.



PARC DES PRINCES : Metz-Excelsior (2-1). — Il y a foule devant les buts de Metz, mais rien ne sera marqué. De gauche à droite, on reconnaît : Hilbet (de dos), Hilbl, qui Marchal semble vouloir maintenir en l'air, Luddens, Fossat, Kappé, Herrera, Nock (de dos), Desrousseaux (au loin).



PARC DES PRINCES : Metz-Excelsior (2-1). — Une nouvelle démonstration de l'aisance de Kappé qui intervient en souplesse sur une balle haute. Devant lui, Nock. A droite, Luddens.



REIMS (de notre envoyé spécial) : Marseille-Boulogne (2-0). — Le jeune gardien de but boulognais Wozniak a fait montre de réelles qualités. Le voici arrêtant une belle hauteur. On reconnaît à sa droite : Ciamporciaro, Zermani (au fond), Cowan et Asner (au sol).



REIMS (de notre envoyé spécial) : Marseille-Boulogne (2-0). — C'est au tour de Pardigon à être alerté. Sans trop de danger, d'ailleurs. De gauche à droite : H. Conchy, qui se replie, Goncalès, Vasseur, Pardigon, Ben Bouali, Newell et Brubin.



REIMS (de notre envoyé spécial) : Marseille-Boulogne (2-0). — Zetelli a shooté sec, et c'est le premier but pour Marseille, contre lequel Wozniak ne peut rien. Cependant que Payno, Ciamporciaro et Cowan tentaient de s'opposer à une percée de Zermani.



CLERMONT-FERRAND (par belino) : Le Havre-Nice (1-1). — Havrais et Aiglons nigéri n'ont pu se départager et devront remettre cela. Voici un arrêt de Zamora que les arrières protégeant efficacement d'une charge de Cahours. On reconnaît encore les Havrais Povolny et Frigéria.



LYON (par belino) : Lille-Toulouse (1-0). — C'est grâce à leur métier que les « Daques » réussissent, de peu, à l'emporter. Voici un blocage de Roux sur un tir que Bigot et Laurent avaient bien suivi.



LYON (par belino) : Lille-Toulouse (1-0). — Cereals et Vandenoren se livrent à un combat singulier pour la possession de la balle, dont on ne sait lequel sortira vainqueur, cependant.



MARSEILLE (par belino) : R. C. Paris-Antibes (2-0). — Les « Pingouins » ont pris leur revanche du championnat sur les Azuréens. Sur notre document, un tir de Mathé est renvoyé par le montant du but. Choisissez, d'ailleurs.



MARSEILLE (par belino) : R. C. Paris-Antibes (2-0). — Coward a été le héros de ce match dont il a marqué les deux buts. Voici son deuxième « goal », réalisé malgré une étonnante intervention de Chaniel (à sa gauche) et Benâcher. On reconnaît encore.



CLERMONT-FERRAND (par belino) : Le Havre-Nice (1-1 après prolongations). — Bien protégé par Josselon, le portier havrais Schlegel stoppe un shot sous les yeux de Semitier derrière lequel on reconnaît Bernardi.



Magnanou.



Jauréguy.



A. Behoteguy.



Lasserre.



Cassayet.

LES RUGBYMEN

Passons aujourd'hui en revue les athlètes d'un des sports les plus populaires : le rugby. Prenons ceux qui, il y a quinze ans, portaient le coq de France sur leur maillot et défendaient nos couleurs contre les réputés spécialistes anglais, gallois, écossais ou irlandais. C'était la grande époque du rugby à quinze. L'année précédente la France avait fait match nul avec l'Angleterre. Le 2 avril 1923, au stade de Colombes, devant une foule vibrante et enthousiaste, l'équipe de France rencontrait l'Angleterre qui la battait par 12 points à 3. Le quinze tricolore avait la composition suivante :

Arrière : Magnanou (R.C.F.) ; trois-quarts : Jauréguy (S. T.), A. Behoteguy (A. B.), Salinié (U.S.P.), Lousteau (U.S. Dax) ; demis : Billac (A.B.), Piteu (S.P.) ; avants : Lasserre (U.S.C.), Larrieu (S.T.), Boubée (B.O.), Castets (R. C. T.), Cassayet (S. S. G.), Béguet (R.C.F.), Bayard (S.T.) et Moureu (A.S.B.).

Aucun de ces joueurs n'est encore en activité ou ne prend part aux compétitions. Toutefois on doit faire une exception pour Jauréguy qu'on voit encore assez régulièrement pratiquer avec les « ex » du Stade Français, au côté d'anciens champions tels : Herzowitz, Georges Carpentier, etc.

Magnanou est aujourd'hui établi garagiste à Biarritz et a renoncé définitivement au ballon ovale, imité par A. Behoteguy, lequei, bijoutier à Cognac, n'a de relations avec le

rugby que comme spectateur. Des deux autres trois-quarts, Salinié et Lousteau, le premier travaille à Toulouse, le second est employé à la Banque de France, mais tous deux ne se dirigent plus guère vers les terrains de rugby. Les deux demis ne pratiquent plus non plus le sport cher à leur jeunesse, et Piteu, établi tailleur à Perpignan, reste un des plus fidèles supporters du « quinze » local.

Lasserre, qui fut capitaine du quinze tricolore, est retiré à Cognac où il s'occupe d'une affaire industrielle et remplit ses loisirs en s'intéressant aux juniors et scolaires du quinze local. Larrieu est employé à Toulouse, de même que Boubée, qui occupe une haute fonction dans les établissements de Prix Uniques. Castets est définitivement éloigné du rugby et de ses gloires, quant à Béguet, militaire de carrière, il est actuellement capitaine à Nantes.

Bayard et Moureu sont tous deux restés en contact avec le rugby. Le premier, établi commerçant à Toulouse, est sélectionneur de la F.F.R. ; le second, hôtelier à Saint-Nazaire, est entraîneur du quinze local. Des quinze joueurs qui disputèrent cette rencontre, un seul, Cassayet, est mort il y a quelques années, de maladie.

Sept changements furent opérés à l'occasion du match France-Galles, la même année. Furent incorporés dans l'équipe :

Clément (V.S.), Lalande (R.C.F.), H. Behoteguy (R. C. F.), Ramis (U. S. P.), Lacazedieu (U.S.D.), Dupont (F.C.L.), Etcheberry (S.A.R.).

L'arrière Clément est mort, il y a quelques années, à Valence, où il s'était retiré pour s'établir cafetier. Lalande est marchand de primeurs à Châteaurenard, et Behoteguy a fixé Toulouse comme centre de ses affaires. Tous deux ont renoncé au rugby, de même que Lacazedieu, employé à Dax. Dupont, coiffeur à Bordeaux, ne pratique plus ; par contre Etcheberry, cafetier, à Vienne, joue encore assez régulièrement au rugby et est entraîneur du C. S. de Vienne ; il eut la satisfaction de voir son équipe gagner, l'an dernier, le titre de champion de France. Ramis a délaissé les quinze pour les treize ; et les loisirs que lui laissent son commerce de primeurs, il les emploie à entraîner le « treize » perpignanaise.

C'est au cours du match France-Ecosse de la même année que fut constituée la fameuse ligne de trois-quarts : Jauréguy-Borde-Crabos, la meilleure que nous ayons eue depuis fort longtemps en France. Outre Borde et Crabos, Pascot, Guichemmerre, Sebedio et Bernon avaient été introduits dans l'équipe qui avait subi de nombreuses modifications.

Borde est aujourd'hui économiste à l'asile d'aliénés de Braqueville en même temps qu'il est entraîneur du Stade Toulousain. Crabos, industriel à Saint-Sever, est sélectionneur de la F.F.R. ; Pascot, capitaine d'artillerie colo-

15 ANS APRÈS...

Que sont devenus les champions de 1923?

(3)



Decottignies.



A. Rollet.



Cadine.

qui aujourd'hui sont disparus, morts en course ou accidentellement.

Parmi les noms les plus souvent cités dans les rubriques spécialisées de l'époque, figuraient :

Guyot, Divo, Les Guinness, Bordino, de Viscaya, Thomas, Duray, Seagrave, vainqueur du Grand Prix de l'A.C.F. ; Sivoci, gagnant de la Targa Florio, etc.

Guyot ne pilote plus en course, de même que Duray et Thomas. Ces deux derniers ont néanmoins conservé le contact avec le sport automobile et travaillent dans une firme d'automobiles, qui dans une maison d'accessoires. Si Divo court encore de temps en temps, l'italien Sivoci, par contre, a abandonné les compétitions.

Les autres, malheureusement, sont disparus tragiquement depuis cette époque. Les Guinness est mort il y a deux ans. Bordino se tua à l'entraînement, et de Viscaya fut victime d'un accident mortel alors qu'il conduisait sa voiture au bois de Boulogne. Quant à Seagrave, il se tua, il y a quelques années, en tentant un record du monde à bord d'un canot automobile.

LES MOTOCYCLISTES

En 1923, Péan, Gaussorgues, Naas, etc., étaient les principales vedettes de la saison motocycliste. Gaussorgues est aujourd'hui retiré dans le Midi, où il est agent d'une marque bien connue de motocyclettes. Naas est toujours en activité chez Gnome et Rhône. De ces trois champions Péan est mort, il y a quelques années, après une carrière extrêmement brillante.

LES HALTEROPHILES

Le sport de la force fut toujours en honneur en France. L'année 1923 fut fertile en

let, qui fut champion de France des mi-lourds et qui détient encore deux records de France, au jeté et en haltères séparés. André Rollet, qui s'est tourné vers la scène, produit dans les music-halls un numéro remarquablement bien conçu de force et de danse acrobatique, et n'hésite pas à tirer encore la barre de fonte bien souvent lors de ses nombreux déplacements en France et à l'étranger.

Les deux autres haltérophiles en activité sont les deux ex-champions olympiques : Cadine, qui le fut en 1920, et Charles Rigoulot, en 1924. Mais les deux ex-poids mi-lourds sont aujourd'hui deux solides poids lourds et figurent parmi les meilleures vedettes du catch. Charles Rigoulot joue en ce moment, à Paris, un rôle de premier plan dans le sport qu'illustre Henri Deglane.

Ducher est dans les affaires, de même que Vandeput, retiré à Roubaix. Vibert enseigne aux autres le moyen de devenir souple et fort en pratiquant la culture physique, imité en cela par l'ex-champion de France des mi-lourds : Camille Prunier.



Ramis.



Dupont.



Borde.



Crabos.

niale, fut longtemps en Indochine, mais est actuellement détaché à Paris. Guichemmerre, Sebedio et Bernon ont tous trois délaissé le sport qui leur fut cher. Le premier est industriel à Dax, le second tient un garage et s'occupe de transports sur route, à Carcassonne ; quant à Bernon, il continue sa profession de menuisier, à Lourdes.

LES AUTOMOBILISTES

Le sport automobile est de ceux qui a payé le plus gros tribut au progrès. Nombreux sont, en effet, parmi les champions de 1923, ceux

performances de classe qui devaient, d'ailleurs, trouver leur couronnement lors des Jeux Olympiques de 1924, à Paris, où les Français conquièrent deux titres, celui des légers avec Decottignies, et celui des mi-lourds avec Charles Rigoulot.

Les champions de l'époque avaient noms : Ducher, Vandeput, Vibert, Rigoulot, Granier, Gance, Decottignies, Dutrieve, C. Brunier, Vasseur, André Rollet, Cadine, etc.

Trois seulement parmi ces hommes forts sont encore en activité sportive, mais un seul continue à s'intéresser aux poids : André Rol-

L'ex-champion olympique Decottignies, fixé dans la famille, dans le Nord, s'intéresse aux jeunes, tandis que Roger François et Dutrieve poursuivent leur carrière dans le corps d'élite des sapeurs-pompiers. Les hommes forts se souviennent particulièrement de Granier et du défi qu'il lança à Ernest Cadine. Garnier, qui portait un cageot de poules sur le dos comme s'il se fût agi d'un simple sac de charbon, et qui était à l'époque le roi des porteurs aux Halles, est mort il y a quelques années.

(A suivre.)

RENE MOYSE.



Péan.



Guyot.



Divo.



Duray.

OUBRON

REMPORTE POUR LA SECONDE FOIS LE CRITERIUM INTERNATIONAL DE CROSS CYCLO-PEDESTRE



Après plusieurs reprises déjà, on a eu l'occasion de critiquer le parcours choisi par l'Union Vélocipédique de France pour le Critérium International de Cross cyclo-pédestre. Il faut dire, une fois de plus, et le répéter inlassablement, que, dans cet itinéraire adopté depuis de longues années, on a décidément fait une part trop grande à la route. Et l'on en trouve la preuve dans les victoires répétées de bons cyclo-crossmen sans doute, mais qui sont surtout doublés de routiers ayant fait leurs preuves.

Après Seynaeve, voici Oubron qui, pour la seconde fois consécutive, vient nous donner raison, car s'il est vrai qu'il s'est détaché dans la courte boucle en sous-bois, il n'en est pas moins vrai qu'il a augmenté son avance dans les derniers kilomètres, sur la route.

A l'entrée de Rueil, Oubron ne précédait Kneepkens et Hartmann que de quinze secondes et vingt secondes respectivement, et, à l'arrivée, il fallut attendre cinquante secondes pour voir surgir Hartmann après Oubron.

N'est-ce pas la démonstration éclatante de notre théorie, et ne pouvons-nous penser qu'il est grand temps de modifier le parcours de ce championnat du monde d'une spécialité qui fait sans cesse de nouveaux adeptes ?

L'Inexplicable défaite de Seynaeve

Au départ, les Français redoutaient trois hommes : le Luxembourgeois Arsène Mersch et les Belges Vermassen et Seynaeve, ce dernier surtout.

Seynaeve n'avait-il pas déjà réussi à inscrire son nom au palmarès de l'épreuve, il y a deux ans, en dominant nettement nos représentants ?

Aussi Oubron, Vaast, Peuziat et Renoncé se promirent-ils de surveiller étroitement l'action de Seynaeve qu'il ne fallait à aucun prix laisser partir. Mais c'étaient là précautions superflues. Dès l'attaque du Mont Valérien, Seynaeve ne fut plus à l'aise. Il resta au cœur du peloton, puis rétrograda lors d'une attaque terrible d'Arsène Mersch, qui passa d'ailleurs nettement détaché au sommet.

Rien jusqu'à la prairie

Pendant plusieurs kilomètres après la carrière, Oubron, Mersch, Weber et Kneepkens eurent une cinquantaine de mètres d'avance sur le peloton, dans lequel les Français mettaient visiblement le frein pour faciliter la tâche de Robert Oubron.

Vermassen et Hartmann, n'ayant pas les mêmes raisons de ralentir l'allure, produisirent un gros effort qui leur permit de se joindre aux fuyards avant la prairie, au golf de la Bergerie.

Dans la traversée de cette prairie, sur un étroit chemin raviné par les pluies récentes, Vermassen, très fort dans la boue, tenta de

s'échapper. Il comptait sans Oubron, un adversaire qu'il ne méconnaît pourtant pas, mais qu'il ne supposait pas en état de lui répondre sur un tel terrain. Et pourtant Oubron suivit Vermassen avec le sourire, tout heureux de trouver un équipier aussi inattendu en la personne du Belge.

Merveilleux, Oubron s'en va...

Quand les deux hommes se retournèrent, avant d'entreprendre la montée vers le Trou du Diable, ils avaient environ trente mètres d'avance sur Kneepkens et Weber. Ici, Vermassen rétrograda sans qu'on sût bien pourquoi, et Oubron, comprenant que la première place allait se jouer, multiplia ses efforts pour passer au sommet de la rampe avec quinze secondes d'avance sur Kneepkens et vingt-cinq sur Weber.

Au Trou du Diable

Il fallait, alors, se poster au Trou du Diable, point stratégique de la course — ou du moins supposé tel depuis toujours.

Sur le sol glissant, Oubron dégringola la pente à pied, grimpant l'autre versant avec une rapidité surprenante. Incontestablement, c'est Oubron qui franchit le mieux ce fameux Trou du Diable, à la sortie duquel il possédait



Dans la montée en sous-bois, après le lac de Saint-Cucufa, Oubron a lâché tous ses adversaires, et on reconnaît, lancés à sa poursuite, le Belge Kneepkens, qui crèvera, et le Suisse Weber qui sera victime d'une défaillance sur la fin.

une avance de vingt secondes sur Kneepkens, de trente sur Weber, de trente-huit sur Hartmann et de quarante sur Vermassen, Vaast et Peuziat, alors roue dans roue.

La belle fin de course de Oubron

Encore un effort dans le sous-bois et c'étaient les derniers kilomètres de route auxquels nous avons fait allusion au début de cet article. Aux premières maisons de Malmaison, Oubron précédait Kneepkens de quinze secondes et Hartmann de vingt secondes. Weber avait faibli. Sans nous occuper de Robert Oubron, que nous laissons pédaler à toute allure en direction de Rueil, nous suivions Hartmann qui ne tardait pas à rattrapper Kneepkens. A deux, et se relayant bien, n'allaient-ils pas reprendre à Oubron le terrain qu'il leur avait ravi.

L'arrivée était proche, Oubron ne pouvait plus être battu, et c'est au sprint, dans un remarquable état de fraîcheur, qu'il coupa la ligne d'arrivée, ayant droit à tous nos éloges.

L'homme en forme... et la chance

En expliquant sa victoire, en termes mesurés, Oubron ne manqua pas de signaler que la chance l'avait aidé pour une grande part. Pas d'ennuis, cette année, pas le moindre accroc, tout lui réussit durant les vingt kilomètres environ du parcours qu'il effectua à une allure record, sous un soleil printanier. Songeant à ce Critérium international de cross cyclo-pédestre, Oubron négligea les épreuves de début de saison pour n'être en pleine condition physique qu'il y a quelques semaines, tout d'ailleurs comme son équipier, le champion de France Georges Peuziat. Grâce à Peuziat et à Vaast, qui terminèrent

Une belle vue du Trou du Diable, au moment où le franchissent, à pied, Vaast et Peuziat, qui, grâce à leurs places d'honneur, assurèrent à la France le gain du Challenge.

non loin de Robert Oubron, la France put l'emporter dans le Challenge.

Ce ne fut pas sans mal. Un point d'écart seulement l'a séparée de la Suisse, lorsqu'on a établi le classement. On ne supposait pas que les Suisses puissent se défendre aussi bien. Ils ont en Hartmann et Weber d'excellents cyclo-crossmen. Et, si l'on fut surpris des faiblesses belges, ne le fut-on pas davantage encore de la déroute des Italiens ?

De leur côté, les Luxembourgeois n'ont pas été particulièrement heureux, mais l'un d'eux, Arsène Mersch, a droit à des excuses, ayant terminé avec un guidon cassé, après avoir tenu sa place avec brio jusqu'au lac de Saint-Cucufa. Un autre malchanceux : Renoncé qui, lui, brisa sa roue.

En résumé : double victoire française et aussi succès éclatant pour les organisateurs. Le cross cyclo-pédestre est entré dans les mœurs et c'est par milliers que les spectateurs se pressaient tout au long du parcours et, notamment, à l'arrivée, bien qu'on ait avancé — et c'est incompréhensible — l'heure de départ.

A l'U.V.F. on a de singulières manières d'inviter le public à goûter au spectacle d'une belle épreuve.

En êtes-vous étonné ?

FELIX LEVITAN

★

Oubron, gagnant le Critérium International de Cross cyclo-pédestre, sur cycle La Perle, boyaux Hutchinson.

ALEPÉE ET Cie, 98, rue Réaumur, Paris.
Le gérant : Raymond DEBRUGES.



Critérium international
de Cross Cyclo-pédestre

1^{er} Oubron

SUR CYCLE

LA PERLE

BOYAUX

HUTCHINSON

TOUS LES SPORTS

TENNIS

La Coupe du roi de Suède

La coupe du roi Gustave V, réplique sur courts couverts de ce qu'est la fameuse coupe Davis sur courts en plein air, fut vendredi, samedi et dimanche derniers l'objet d'une lutte définitive entre les champions suédois : K. Schroeder, N. Rohlson, A. Wallen et nos représentants : B. Destremau, Y. Pétra, J. Lesueur et H. Bolelli.

Le tournoi qui, disons-le tout de suite, se termine par la victoire de l'équipe française, servit d'inauguration au Stade municipal Pierre-de-Coubertin, splendide installation, propre aux manifestations de différents sports, dont on est redevable, dans la plus large mesure, à notre ancien champion J. Borotra qui, c'était tout naturel, assura au Tennis Club de Paris dont il est le président, la jouissance de la plus grande partie du stade.

Bref, vendredi soir, devant une assistance choisie, M. Albert Labrun, président de la République et S. M. Gustave V, donateur de la Coupe faisaient leur apparition dans la loge qui leur était réservée et d'où ils pouvaient ainsi que le commun des mortels admirer un décor sportif tel qu'il n'en est peut-être pas d'aussi beau dans son genre.

Hymne suédois, « Marseillaise », présentation des joueurs aux deux chefs d'Etat et le tournoi France-Suède allait s'ouvrir par le match simple K. Schroeder-B. Destremau.

Rude partie en perspective pour notre jeune représentant. Il avait bien battu son adversaire l'an passé à Stockholm, précisément en vue de la Coupe du roi, mais celui-ci était bien capable de prendre sa revanche.

Le début de la partie lui fut d'ailleurs favorable. Destremau qui paraissait en peine d'assurer son action se trouva en effet rapidement distancé de trois jeux. Heureusement, il se reprit. Ses coups droits et ses revers mieux ajustés prirent maintes fois en défaut le Suédois toujours disposé à se poster près du filet, la lutte s'équilibrait, se prolongeait, enfin le Français combattant de mieux en mieux parvint à s'assurer la première manche par 8 jeux à 6.

On avait vu Destremau sous son meilleur jour, on allait bientôt le voir sous son plus mauvais. En effet, dès le début de la seconde manche son jeu marque un détraquement complet. Incapable d'attribuer une cause à ce phénomène je me contente de rapporter que notre champion ne cessa d'accumuler les fautes au cours de la seconde et de la troisième manche et qu'en conséquence Schroeder put se les offrir au prix vraiment trop modeste de 6-1, 6-2.

Voilà donc le Français en mauvaise posture. Il s'en tira pourtant à son honneur. Tout d'abord il enlève les deux premiers jeux de la quatrième manche et remet ainsi un peu de baume au cœur de ses partisans. Mais Schroeder refait son retard. N'importe, Destremau reprend le commandement avec 5-3. Nouveau retour du Suédois qui se bat en désespoir et réussit en effet à rétablir sa situation. Dès lors, la lutte va devenir splendide, Destremau du fond du court, Schroeder à la volée fournissent leur meilleur rendement. Bataille acharnée et d'ailleurs illustrée de phases magnifiques pour lesquelles le Suédois et le Français sont également applaudis.

Cependant Schroeder donne des signes évidents de fatigue. La sueur dont il ruisselle marque le court de telle sorte que les ramasseurs de balles doivent à plusieurs reprises en éponger les traces. Au contraire, Destremau paraît aussi frais qu'au début de la rencontre et du reste on a bien le sentiment qu'il est pleinement maître de son action.

Cependant l'arbitre annonce neuf jeux partout. Alors seulement le Suédois cède son service et, dans une splendide envolée, Destremau gagne le set en question par 11 jeux à 9.

Les spectateurs français sont maintenant pleins d'espoir. Mais, contrairement à ce que l'on pouvait croire, Schroeder n'est pas au bout de son rouleau. Et il le fait bien voir en prenant la tête dans la manche décisive par 4 jeux à 3 et 40-15. Décidément le combat prend très mauvaise tournure pour Destremau.

Heureusement notre champion a des ressources morales dont beaucoup n'estiment pas justement l'étendue. La preuve en est qu'à force d'énergie il parvient à se tirer de ce mauvais pas.

C'est le mardi 5 avril qu'aura lieu, à 20 h. 15, au Théâtre de la Gaîté-Lyrique, la prochaine démonstration de l'Association française de Gymnastique harmonique, sous la direction de son éminente fondatrice Irène Popard.

à renverser la situation à son avantage Pétra très supérieur à son adversaire surtout sous le rapport de la volée gagna son match par 6-1, 6-4, 6-2.

Le match double joué le lendemain après-midi entre les équipes Schroeder-Wallen et Lesueur-Bolelli peut également se passer de commentaires. Partie somme toute d'ordre secondaire où les joueurs se montrèrent tour à tour brillants et sujets à l'erreur.

Un peu plus de régularité chez les Français leur valut de gagner ce match par 10-8, 6-4, 6-4 et d'assurer ainsi la garde de la Coupe à la France quel que pût être le résultat des matches à disputer la journée suivante entre Schroeder-Pétra et Rohlson-Destremau.

Le sort de la Coupe étant réglé par la victoire en double de Lesueur-Bolelli, les deux simples qui restaient à disputer dimanche n'offraient par avance qu'un intérêt relatif. On eut pourtant grand plaisir à voir Pétra en grande forme régler le compte de Schroeder par 6-3, 3-6, 6-3, 6-4. En revanche la rencontre qui suivit entre Destremau et Rohlson fut vraiment quelconque.

Notre représentant jouant aussi mal que possible en perdit les deux premières manches par un double 6-1. Décidé enfin à s'employer sérieusement, Destremau s'adjugea en conséquence trois manches qui se chiffèrent par 6-3, 6-1, 6-0.

Ainsi par cinq victoires à zéro, l'équipe française triompha, en finale du Challenge round de la Coupe du Roi, de sa rivale suédoise.

CHARLES GONDOUIN.

VEL' D'HIV'

Les Grands Prix de l'U.C.I.

Pas un Français en finale du Grand Prix de l'U.C.I. au Vel' d'Hiv' ! Doit-on s'en étonner ? Non, car le juge à l'arrivée, il faut bien le dire, y a mis la main, sinon les yeux ! Car, s'il avait été battu par Richter, en demi-finale, Gérardin, selon nous, avait bel et bien éliminé Van Vliet en repêchage.

Mais les décisions du juge à l'arrivée sont sans appel. Et, si notre confrère Ambrosini était là, il n'aurait pas sa caméra.

Quand bien même, il n'y aurait pas eu de quoi faire une révolution. Gérardin peut très bien connaître la défaite après le succès. Ce n'est pas la première fois que pareille mésaventure lui arrive — et ce n'est certainement pas la dernière !

Battu depuis plusieurs réunions, Scherens, lui, a pris sa revanche. Et quelle revanche ! Laissant partir Richter en tête et observant Van Vliet, relégué en troisième position, Scherens attaqua à l'entrée de la dernière ligne droite, avec une brusquerie qui le porta, sans coup férir, à la hauteur de Richter. Quelques coups de pédales, encore, et Scherens coupait la ligne d'arrivée avec une demi-longueur d'avance.

Nul, d'ailleurs, sur sa forme du Grand Prix de l'U.C.I., ne pouvait lui résister, pas même les temps. Après la finale, le « Poéske » n'abaissa-t-il pas d'un cinquième de seconde le record local des cinq cents mètres, départ lancé, avec 30" 2/5. Et c'est bien là la preuve de sa supériorité en vitesse pure, Van Vliet et Richter n'accomplissant les mêmes cinq cents mètres qu'en 31" 1/5 chacun.

Ces essais contre la montre eurent l'avantage de nous permettre de situer la valeur de l'Italien Loatti par rapport aux professionnels. Ayant enlevé le Petit Prix de l'U.C.I., Loatti couvrit les cinq cents mètres en 30" 4/5 ! A deux cinquièmes de Scherens, mieux que Van Vliet et Richter. Quel dommage qu'il ne puisse momentanément passer professionnel !

En demi-fond, la bagarre a été vive, ardente, comme elle l'est toujours avec Georges Wambst, batailleur en diable. Il n'existe pas deux stayers comme lui pour donner à ses concurrents le goût de la lutte. Et Georges Wambst cherche pourtant toujours la première place. Il l'obtint, hier, de belle manière, à la satisfaction générale. Georges Wambst n'est-il pas aimé de tous, au vélodrome, pour son goût de la lutte ?

Et Meuleman fut pour Georges Wambst un concurrent dangereux jusqu'à la dernière seconde ; le Luxembourgeois Krauss se montrant, une fois de plus, en gros progrès.

Avec de tels hommes, le demi-fond plaira toujours.

GEO TIZOR.

BOXE

Sangchili, bon pour le service

Balthazar Sangchili n'a pas eu de chance. Voilà un homme qui ravit à Al Brown le titre de champion du monde des poids coq. Al Brown, c'était quelqu'un ! Et une telle victoire avait sa valeur. Malheureusement, la voici diminuée du fait que ce champion du monde est estampillé par l'I. B. U. et que, malgré tout, ce qui touche à l'I. B. U. fait sourire ou se trouve éclaboussé de ridicule.

Voici donc un champion du monde qui a bien ravi son bien à Al Brown — tant pis si Al Brown était à cet instant dans une de ces périodes de détachement de tout et d'insouciance absolue. Voici un champion du monde auquel on attache si peu de prix que, lorsque son ancien rival revint à la boxe et redevenu sérieux, attend en appel de sa défaite de Valencia, l'on soumet Sangchili à un examen de capacité. Paradoxe, cette situation de champion du monde dont on attend qu'il démontre une valeur assez certaine pour être digne de rencontrer son challenger ! On sait que, de bonne grâce, Sangchili se prêta à ces formalités et que les premiers matches qu'il disputa avec succès eurent chacun une histoire et convainquirent sans convoquer. Parallèlement Al Brown faisait des étincelles et semblait dire : « Voyez, je suis en ne peut mieux prêt. J'attends ».

Enfin, Sangchili, admissible, a subi sa dernière épreuve jeudi devant Decico. En dépit du verdict des examinateurs qui le renverront à ses études, il a passé le cap. Le voici donc admis à l'honneur prochain de défendre son bien. Mais admirez combien la malchance le poursuit ! Il s'en est fallu d'un rien qu'il fût frustré encore plus complètement de sa victoire. Le public et Al Brown lui-même ont infirmé le jugement des examinateurs. Heureusement, enfin !

Ce combat ne fut pas précisément un régal et l'on peut attendre mieux de l'explication Brown-Sangchili. Mais ce dernier prit quand même le meilleur sur Decico qui restait trop dans l'expectative. Decico c'est quand même une référence.

Au cours de la même soirée, un autre poids coq, nouveau dans la catégorie, se mit brillamment en vedette. Comme déjà, il mérita tous les suffrages avant une passagère éclipse, l'on doit faire confiance et grande confiance à Valentin Angelmann qui battit avec brio et désinvolture, faisant preuve des plus belles qualités, le Belge Van den Bos. Et la manière du vainqueur vaut encore mieux que la victoire.

JEAN DE LASCOUMETTES.



SALLE WAGRAM. Sangchili-Decico. — La droite de Sangchili est à demi bloquée par Decico.

LUTTE

Zwahlen reste champion d'Europe de catch

Pour sa rentrée sur les rings parisiens, le Suisse Zwahlen mettait en jeu, à la salle Wagram, son titre de champion d'Europe des poids moyens devant notre compatriote Albert Arnoud. Ce dernier avait mérité cet honneur à la suite de sa victoire remportée, il y a quinze jours, sur le champion de France Jean Bianconi.

Le match fut très ardent, rapidement mené, par deux hommes au jeu spectaculaire. Il dura plus de trente minutes avant de se terminer par la victoire du Suisse qui porta un retournement de bras duquel Arnoud, se dégageant, se blessa à l'épaule. Et pourtant, jusqu'alors, Arnoud faisait preuve d'une grande combativité, avait accumulé de nombreux points à son avantage. Quand Zwahlen lui porta la prise qui devait mettre fin à ce match, notre compatriote, nullement dominé, était encore très dangereux et avait tout lieu de prétendre pouvoir fournir le vainqueur. Albert Arnoud est battu mais, à

sa décharge, ajoutons que, retour du régiment, il n'est peut-être pas toute facilité de s'entraîner pour un match de l'importance d'un Championnat d'Europe.

Kwarioni, qui semble devoir à nouveau jouer les premiers rôles, rencontrait Al Sparks. L'Américain ne fut pas si brillant ni si bagarreur que lorsque nous le vîmes à ses débuts et en face de Rigoulot et Ferreira, et le Russe gagna plus brillamment que ne l'avaient fait les autres vainqueurs du Yankee. Sparks est homme à prendre sa revanche et vaut certainement mieux que le combat qu'il fournit en face de Kwarioni. Pour mémoire, mentionnons que l'ex-cosaque au crâne rasé enleva la première manche en 23" 10" par un ciseau de corps, et la seconde manche, après 5" 15" de combat, par un enfourchement placé debout.

Des autres résultats, extrayons le match nul de Louis Laew, que nous n'avons pas vu depuis longtemps lutter à Paris, en face du champion d'Europe des mi-lourds Stan Karolyi. Résultat tout à l'avantage de Laew et qui prouve que l'ex-entraîneur de Deglane n'a rien perdu de ses qualités.

Kostantinnoff continue sa voie dans le chemin du succès, et sa nouvelle victime fut le Nordiste Ghevaert, qui fut certainement beaucoup plus brillant comme champion haltérophile que comme catcheur. Quant à Bukavack, sa victoire sur Rino Deon est des plus régulières.

RENE MOYSE.

NATATION

Le Roland-Lévy

Les demi-finales du challenge Roland-Lévy, qui opposa tout au long de l'hiver les équipes de juniors des clubs parisiens, ont été disputées samedi soir à la piscine Neptune.

Si la rencontre S.C.U.F.-Racing Club de France fut sans histoire, il n'en fut pas de même de celle qui mettait aux prises le Club des Nageurs de Paris et le Club des Nageurs de Choisy-le-Roi ; ce dernier causa une surprise en éliminant son dangereux rival, qui, en dépit de ses ans et de ses recrues de valeur, ne put aligner l'équipe qu'il souhaitait.

Le C.N.C.R., cependant, n'en a pas moins réalisé des performances intéressantes. Il recueille là le fruit de son travail hivernal et prouve par là qu'un club sans grands champions peut réussir quand il le veut. Ces jeunes-là se sont entraînés sérieusement, souvent avant le labeur journalier, et en cinq mois ont réussi des temps satisfaisants. Derrière Morisset et

Le S.C.U.F., quant à lui, disposa très facilement — par 49 points à 29 — du Racing Club de France qui se montra inférieur à lui-même.

Le jeune Krakowski, révélation de la Coupe de Noël, en note progrès, « sort » un excellent cent mètres, tandis que l'équipe de relais du S.C.U.F. améliore officiellement le record de France de la distance qui est sa propriété. Voilà des performances qui récompensent le professeur Troucellier, mentor des scufistes !

La finale du Roland-Lévy opposera donc le Sporting Club Universitaire de France à Choisy-le-Roi. Ce dernier devra, après cette brillante carrière, s'incliner, car les « noir et blanc », à l'heure actuelle sont les meilleurs juniors français et ont de telles réserves qu'ils ne peuvent se laisser prendre en défaut.

YVONNE JEANNE.

CROSS

Baudouin, champion de France militaire de cross

Le championnat de France militaire de cross-country, disputé sur un terrain assez peu accidenté en forêt de Saint-Germain, est revenu au Parisien Baudouin du 24^e régiment d'infanterie. L'épreuve avait réuni une participation de plus de 300 coureurs : toutefois les Nord-Africains, vainqueurs ces dernières années, ne prenaient pas part à la course et on déplorait l'absence de Bouali, qui avait triomphé en 1936 et de Mohamed ben Larbi, vainqueur l'an dernier.

On escomptait un match très serré entre les Marocains El Ghazy, Bouaza, et Baudouin et Lebon. C'est Baudouin qui triompha après une course très savamment menée.

Baudouin et Sicard étaient en tête au début de la course, mais les indigènes, notamment ceux de Belfort, réagirent, et à mi-course quatre de leurs équipiers étaient dans les dix premiers. Par la suite, Baudouin fit le forcing, et seul El Ghazy resta dans sa foulée. Ce dernier commit l'erreur de produire son effort trop tôt, et dans les 400 derniers mètres Baudouin, qui l'avait laissé échapper, reprenait la tête pour triompher nettement.

Derrière se classaient les Marocains El Ghazy, Aissa, Abd el Kader, Ther et enfin Sicard et Lebon.

Par équipes, les tireurs marocains de Belfort prenaient la première place, le 24^e R. I. de Paris se classant troisième, derrière Belfort et Bourg-en-Bresse.

AVIATION

Les ailes françaises en deuil

Un nouveau deuil vient de frapper la grande famille de l'aviation.

Maurice Ducros était un de nos plus grands pilotes d'essais. Son nom n'était pas très connu du public parce qu'il était modeste et discret et travaillait dans le silence. Ses seuls spectateurs étaient ses camarades et ses mécaniciens. Mais, ceux-là, ceux du bâtiment, sont ceux qui savent le mieux reconnaître la valeur de chacun et ne pas oublier les morts. Ils lui ont rendu hommage de son vivant et garderont son souvenir d'une façon digne du grand disparu.

Maurice Ducros était adjudant pilote avant d'être pilote civil. C'est Jérôme Cavalli, son meilleur ami, qui l'a fait entrer dans l'aviation civile.

Mais, déjà, du temps où il était dans l'armée, il avait procédé aux essais de presque tous les nouveaux avions, y compris le Potez 540 et le nouveau Lioré et Olivier. Il devait avoir trente ans mercredi dernier.

Il s'est tué la veille de son anniversaire.

AL. P.

Le ski féminin... en beauté

Le club Votre Beauté, association féminine pour le développement de la beauté par la culture physique et les sports, organisée pour la seconde fois la Coupe « Votre Beauté » qui sera disputée le 11 février à Chamonix avec le concours du Ski-Club de Chamonix, sous le patronage de la F.F.S. Cette compétition, dotée d'une coupe, comportera une épreuve de descente et est réservée aux skieuses non classées dans les compétitions nationales.

RUGBY

Encore une surprise : LES PERPIGNANAIS SE FONT BATTRE A BRIVE EN CHAMPIONNAT

L'avant-dernière journée des Poules de Cinq a été marquée par une surprise dont les Catalans de l'U. S. A. Perpignanaise font encore les frais. Décidément, les déplacements en Limousin ne sont pas plus favorables que les déplacements en Auvergne pour les couleurs « sang et or ». Après avoir trébuché à Aurillac, les Catalans ont subi à Brive une défaite qui va leur coûter la première place de leur poule. En effet, dans cette poule « C », Brive avec trois matches joués et gagnés se classe en tête avec neuf points et en admettant qu'il perde son dernier match il comptera dix points et ne pourra être rattrapé par ses suivants Thuir, Aurillac et Perpignan qui comptent cinq points et n'ont plus qu'un match à jouer. Donc pour la place de premier plus de discussion possible, elle est acquise à Brive. Mais quelle va donc être la situation de Perpignan ? S'il gagne son dernier match et Aurillac également, les deux clubs se trouvent à égalité de points et à égalité de points avec Soustons qui en compte 8. D'après le règlement, Aurillac ayant battu Perpignan se placerait avant le dernier club, mais Soustons ayant battu Aurillac, c'est Soustons qui prendrait alors la 2^e place. Situation fort compliquée comme l'on voit. Mais pour que ceci se produise il faut qu'Aurillac vienne à bout de Brive et Perpignan de Thuir.

Après nous être étendus sur le classement de cette poule « C », voyons avant les ultimes rencontres du 23 février la situation des autres poules.

En poule A, Biarritz, Bayonne et Vienne ont disputé chacun trois matches. Il leur reste donc un match à jouer. Mais la situation de Biarritz, qui tient la tête avec 9 points, nous semble d'autant plus aisée qu'il n'a plus que Decazeville à rencontrer, tâche qui nous paraît assez aisée.

En poule B, le classement dépend du match Montferrand-Toulon, qui se disputera à Toulon. En effet, Montferrand compte, à l'heure actuelle, trois matches gagnés et 9 points, et Toulon deux matches gagnés et un match nul, ce qui fait 8 points. Si Montferrand bat Toulon, il passe en tête de la poule, et Toulon prend la seconde place. Si les deux équipes font match nul, la situation est la même. Mais si Toulon gagne le match, la situation est inversée.

En poule D, la situation se présente de la façon suivante : le Stadoceste Tarbais tient nettement la tête, mais le match Saint-Girons-Lyon Olympique Universitaire étant à rejouer, c'est du sort de cette rencontre que dépendra la poule, étant donné que Tarbes a comme dernier adversaire à rencontrer le Lyon Olympique Universitaire, et ce sur son propre ter-



RUGBY XV. — BORDEAUX (par belino). — Championnat de France : Stade Bordelais-U.S. Métro (6-3). — L'activité des avants parisiens fut prépondérante. On voit ici le Bordelais Faure, qui s'était emparé du ballon, bousculé par un adversaire et mis dans l'impossibilité de servir ses trois-quarts.

rain, ce qui constitue pour les Tarbais un sérieux avantage.

En poule E, comme dans la poule B, la lutte est circonscrite entre Carcassonne et Lézignan, Carcassonne comptant 9 points et Lézignan 8 ; le résultat du match qui opposera ces deux équipes, le 20 février, à Carcassonne, décidera du classement de la poule.

En poule F, le Racing, après sa victoire sur Grenoble, nous paraît d'autant mieux placé pour s'attribuer la première place qu'il ne lui reste plus que le Stade Français à rencontrer. Il compte, à l'heure actuelle, 8 points, alors que Grenoble n'en compte que 7. Grenoble doit encore rencontrer Bègles, mais comme les Béglais auront le handicap du déplacement, il est à peu près certain que Grenoble triomphera et s'attribuera la deuxième place au classement de la poule.

En poule G, Lons-le-Saunier compte 9 points, mais a disputé ses quatre matches ; tandis



RUGBY XIII. — BORDEAUX (par belino). — Championnat de France : Côte Basque-Bordeaux XIII (8-7). — Le Basque Blain vient d'être plaqué par le Bordelais Andureau; Laroche se précipite pour se saisir du ballon, tandis que Nourrit (à droite) se place pour attaquer éventuellement.



RUGBY XIII. — TOULOUSE (par belino). — Championnat de France : Toulouse O.-Paris XIII (42-10). — Echappent à l'arrêt des Parisiens Germaineau et Barthe, le centre toulousain Salat fonce avec une belle décision, soutenu par son ailier Arribaut. De gauche à droite : Germaineau, Arribaut, Barthe et Salat.

que Toulouse le suit avec 8 points, mais avec trois matches disputés, (deux matches gagnés et un match nul) ; en troisième position vient Narbonne, avec 7 points, deux matches gagnés et un perdu. La situation du premier de la poule dépendra du résultat du match Narbonne-Stade Toulousain, qui se disputera à Narbonne, ce qui constitue pour les Toulousains un sérieux handicap.

En poule H, où la situation paraît devoir se jouer entre Chalons et la Section Paloise, qui comptent tous deux 7 points, Chalons avec deux matches gagnés et un perdu, et Pau, avec un match gagné et deux matches nuls. L'A.S. Bayonnaise compte bien, à l'heure actuelle, 8 points, mais elle a terminé ses quatre matches, en ayant gagné deux et perdu également deux. Ici encore, le résultat de la poule dépendra du match Pau-Chalons, qui doit se disputer à Pau. Si Pau gagne, il est vainqueur de la poule. S'il perd, dans ce cas il se trouve à égalité de points avec l'A.S. Bayonnaise pour la seconde place, mais ayant battu les Bayonnais, il conserve l'avantage.

Chez les Treize

DES cinq rencontres de championnat disputées dimanche, la plus importante était sans contredit celle qui opposait Villeneuve au leader du championnat, en l'occurrence l'U. S. Lyon-Villeurbanne. Confirmant les progrès accusés au cours des semaines précédentes les Villeneuvois ont disposé des Lyonnais et si ceux-ci conservent toujours la première place au classement, Villeneuve passe en seconde position devant la Côte Basque, les Catalans et Roanne.

Un match fort disputé opposa Côte Basque et Bordeaux XIII et c'est de bien peu que les Bordelais échouèrent dans leur tentative de réhabilitation devant leur public.

Par ailleurs, victoires prévues des Catalans sur Pau (12 à 0), des Albigeois sur les Dacquois (33 à 16) et éclatant succès des Toulousains en face des Parisiens dont ils triomphèrent par 42 à 10.

E. D.



RUGBY XV. — STADE JEAN-BOUIN. — Championnat de France : R.C.F.-F.C. Grenoble (3-0). — Un des épisodes de la lutte que se livrèrent les deux ailiers internationaux Geschwind et Milliand. Le Grenoblois, en possession du ballon, tente de déborder son adversaire. De gauche à droite : Dupont, Trebeaux, Claudel, Mallard, Chatain, Guillet, Celle, Maurice, Mallein, Bouvarel, Geschwind, Nicoleau, Finet et Milliand.

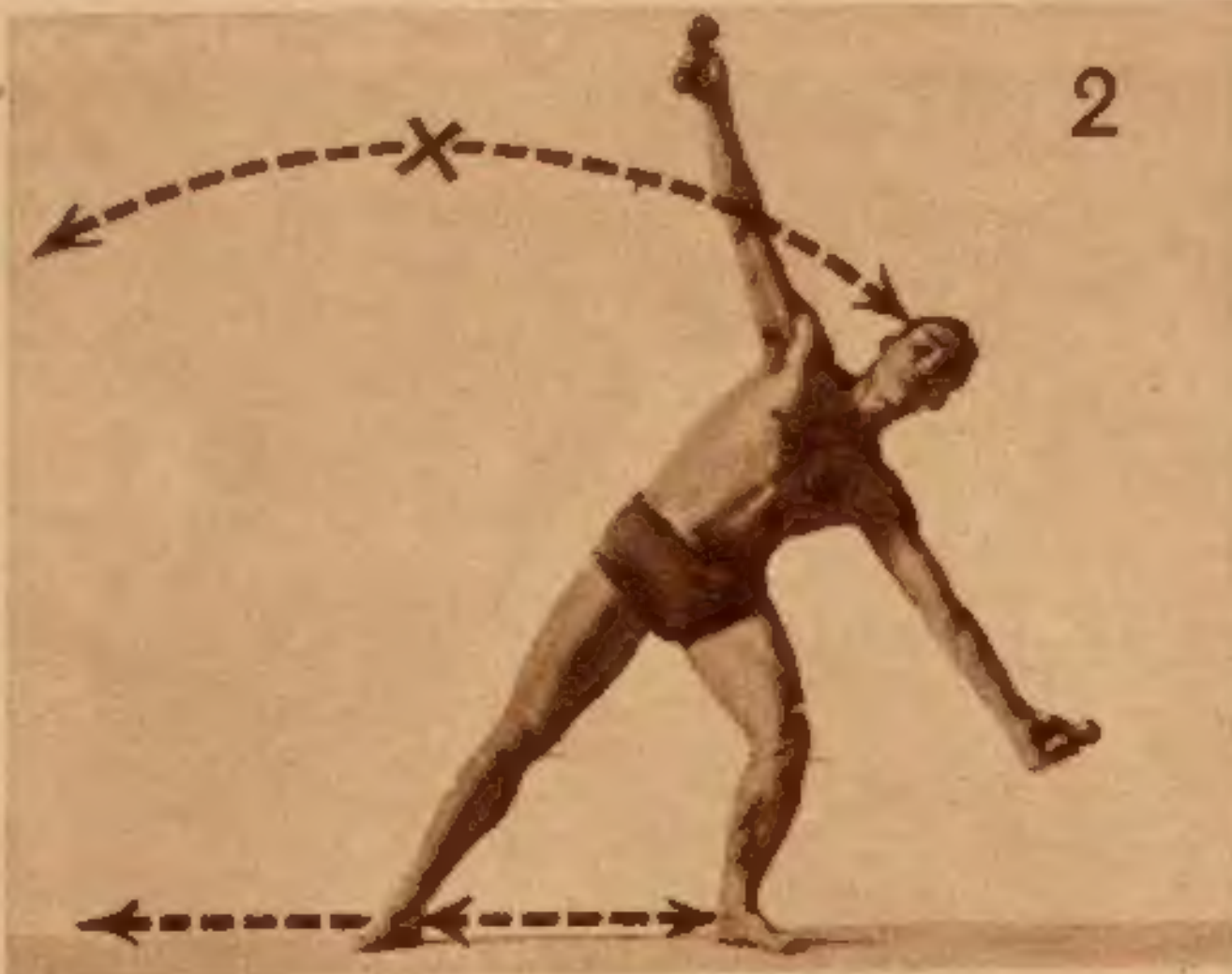


RUGBY XV. — STADE JEAN-BOUIN. — Championnat de France : R.C.F.-F.C. Grenoble (3-0). — Le demi de mêlée parisien Perrault, l'un des meilleurs hommes du match, s'échappe le long de la touche, essayant de surprendre ses adversaires. De gauche à droite : Geschwind, Perrault, Clermont (au fond), Dupont, Montcoucut (de dos), Claudel, Chatain et Rosset.

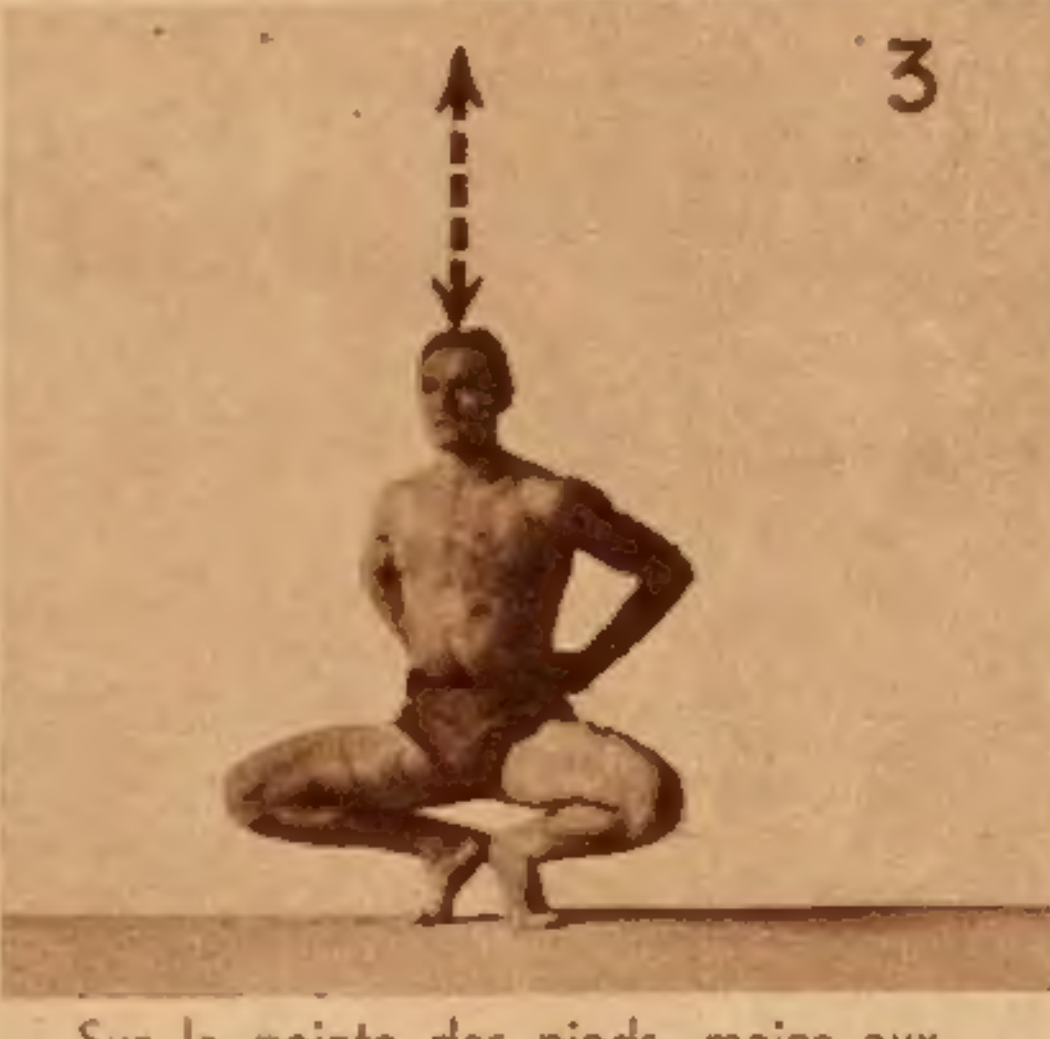
L'A.B.C. de la culture physique par ELIE MERCIER (6)



Fente arrière sur l'une et l'autre jambe.



Fente latérale avec flexion du tronc.



Sur la pointe des pieds, mains aux hanches. Flexion des jambes, genoux écartés.



Sur la pointe des pieds, mains aux hanches. Flexion des jambes, genoux rapprochés.

A l'occasion de la publication du dernier numéro de *Match* (N° 611), M. René Lehmann et le docteur Encausse ont bien voulu m'interroger devant le micro de Radio-Cité.

Au cours du bavardage je me suis laissé aller à dire que les médecins contemporains étaient ignorants des ressources de la « culture physique », mais, dans le même temps, je déclarai que ce n'était pas leur faute mais bien celle de l'enseignement reçu qui les porte, et c'est peut-être là l'essentiel bien que je ne le pense pas, à ne considérer que l'être malade et ne jamais s'occuper de l'être bien portant, ou présumé tel.

Je ne veux pas faire de paradoxe, mais je crois honnête de dire à nos lecteurs que le médecin devrait être l'obstacle à la maladie. Sans compter que, dans notre époque un peu bien matérialiste, le médecin est le dernier « marabout ».

En ont-ils une puissance ces bons bougres qui, déjà, troublaient Rabelais et Molière ?

Je ne veux pas être euliste, mais je prédis que lorsque les médecins auront compris les

docteurs Lagrange, Rouhet, Ruffier, Bellin du Coteau, Loubatié, Pierre Mathieu, Carton, Pagès, Vintre, Corbier, et quelques autres, que je m'excuse de ne pas citer, et qui me font apercevoir que lors de mon interview de Radio-Cité j'ai pêché par excès en ne les comptant que dix. Mettons qu'ils soient trente — même quarante — une goutte d'eau. Quand les médecins auront compris la vertu de l'exercice physique en général et de la « culture physique » en particulier les hôpitaux et les hospices deviendront lieux de plaisance, ou d'étude, ou de raccommode, et nous mourrons tous de vieillesse (environ 150 ans) au milieu des chants d'allégresse de voir, enfin, s'écouler les jours de la vie !

J'ai l'air de plaisanter, mais je donne rendez-vous à qui le voudra sur ce sujet précis : l'action des médecins sur l'existence de leurs contemporains.

Suffit ! comme disait mon vieux camarade grenadier de la garde !

★

Evidemment, la culture physique n'offre rien de spectaculaire, rien de pathétique pour la foule.

Elle se pratique quotidiennement, chez soi, comme la toilette intime. Elle est le fait de sujets avertis des nécessités et des obligations de la vie moderne.

Elle contribue à former « l'honnête homme » comme on l'entendait aux dix-septième et dix-huitième siècles, l'homme averti de ses droits et soucieux de ses devoirs.

Certes, elle ne procure pas les ivresses du stade ; du moins donne-t-elle conscience de soi-même et c'est beaucoup de pouvoir appliquer chaque jour le « connais-toi toi-même ». Du physique au moral il y a moins loin que les superficiels le pensent.

★

Nous aurons, sans doute, à nous entretenir de la culture physique de chaque sport. Pour l'instant contentons-nous de passer en revue les exercices-types que chacun doit connaître pour s'équilibrer et tirer le maximum de profits d'une éducation physique générale précédant ou accompagnant la pratique d'un sport.

Nous avons jeté un coup d'œil sur des exercices abdominaux, dorsaux et fessiers. Mais la rectitude de l'attitude et l'équilibre général de l'organisme risqueraient de n'être tout de même pas assurés si nous ne nous intéressions pas aux pieds.

Ces pauvres pieds si souvent négligés dans notre civilisation de façade, ces pauvres pieds si torturés par notre chaussure !

Dans le temps que nous vivons, se tenir sur ses pieds, se bien tenir s'entend, est moins facile qu'il n'y paraît. Les uns, comme l'ineffable Charlot, ont les pointes en dehors, les autres, les pointes en dedans, d'autres ont le cou-de-pied presque enkylosé, d'autres encore des orteils rabougris ou flottants et un trop grand nombre de nos contemporains ont une voûte plantaire écrasée qui détruit l'équilibre normal du squelette et entraîne de nombreuses déformations avec leur cortège de conséquences organiques pénibles et décevantes.

Si nous n'y prenons garde nos facultés motrices s'altéreront progressivement faute de posséder des pieds capables de remplir leur rôle.

★

Dans le dernier numéro de *Match* j'ai proposé deux fentes en avant en insistant sur le fait que le talon de la jambe arrière doit rester en contact avec le sol, la pointe du pied à peine tournée vers le dehors.

N'oublions pas que l'impulsion donnée par les pieds dans tous les actes de la locomotion humaine doit s'exercer parallèlement à l'axe de la progression. De là, l'utilité de rechercher en culture physique le parallélisme des articulations concourant à provoquer la progression.

Les fentes se pratiquent en avant, obliquement sur tous les angles, latéralement et en arrière. Elles peuvent être accompagnées de mouvements du tronc et des bras. Tout en ayant une action sur les articulations du train inférieur elles sollicitent encore les muscles des jambes, du bassin, de l'abdomen, des flancs et du dos. Numéros 1 et 2.

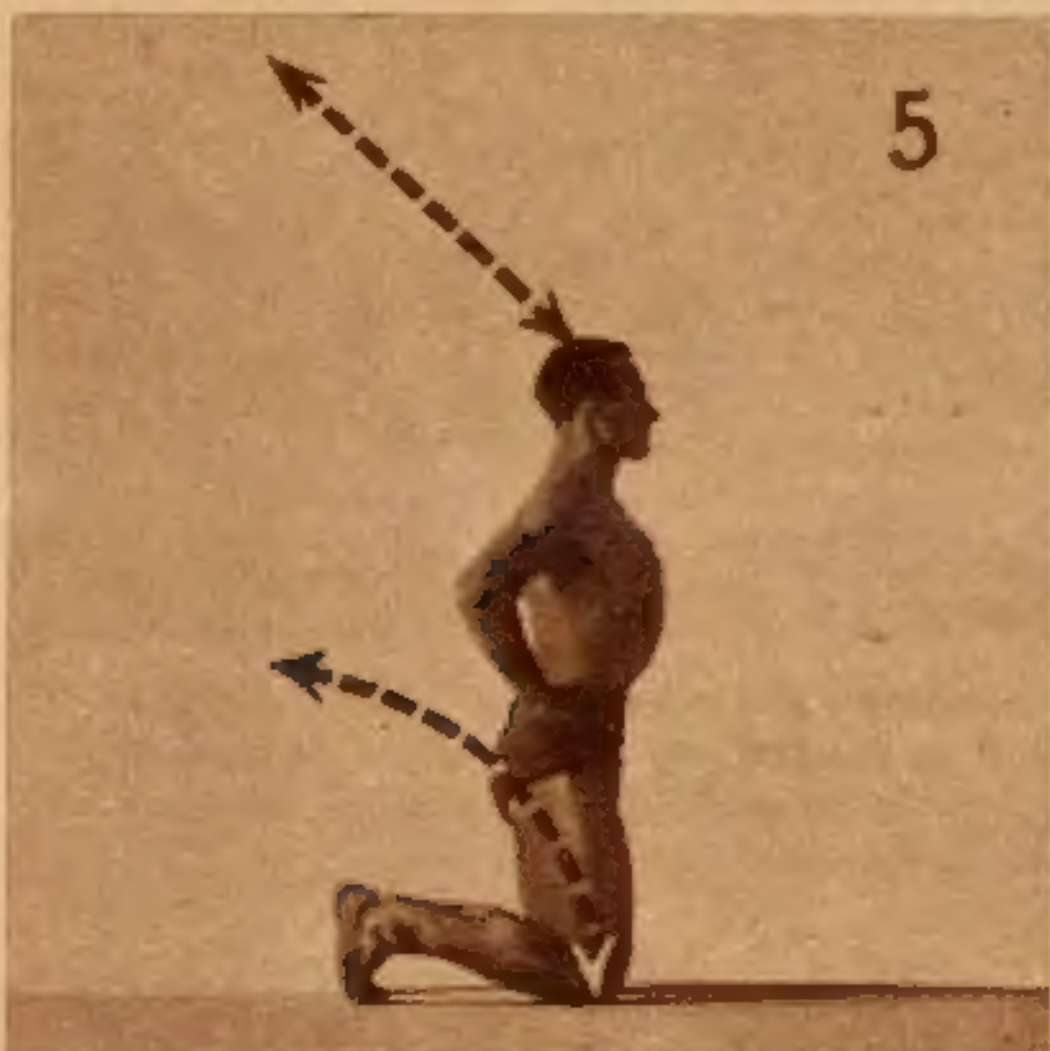
Le numéro 3 montre une flexion des jambes sur l'avant-pied. Les genoux sont écartés pour lutter modestement contre le « genu valgum » ou genoux cagneux, ou jambes en tour Eiffel.

Le numéro 4 indique la même flexion que le numéro 3 mais genoux rapprochés, ce qui provoque une action articulaire et musculaire plus en rapport avec l'utilisation normale du membre inférieur dans la course, le saut, le ski ; pour ce dernier sport il y a intérêt à exécuter la même flexion pieds à plat et parallèles (pour faciliter cet exercice allongez les bras en avant).

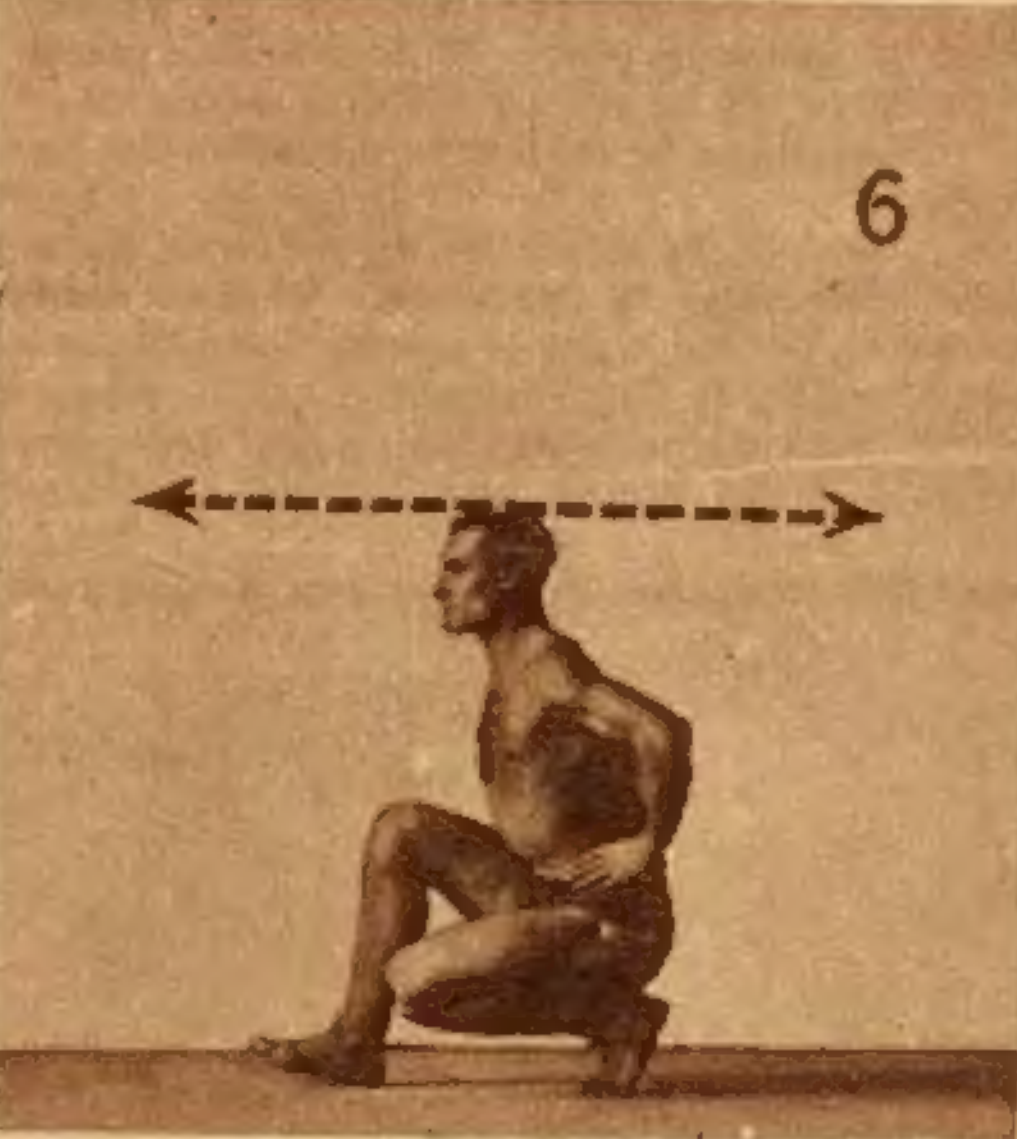
Le numéro 5 consiste à s'agenouiller et à se remettre debout sans bouger les orteils de place. Je vous assure que « ça fait les pieds » comme diraient les anciens camarades Pitou et Dumanet.

Quant au numéro 6, il vous encourage à marcher accroupi, en avant et en arrière, en déroulant complètement le pied sur le sol, cuisses et jambes parallèles.

Après cela, dans la rue, marchez rapidement sur la bordure du trottoir sans en dépasser la largeur et puis, si vous en avez le temps, courez un petit cross le dimanche, quel que soit le sport de votre goût et soufflez ! soufflez ! soufflez !



Sur la pointe des pieds. Agenouillement et redressement sans bouger les orteils.



Marche accroupie, en avant et en arrière.

Ecrivez-nous, NOUS RÉPONDONS ICI

Le coin du docteur

« CLAQUAGES »

Nous avons reçu dernièrement une lettre d'un lecteur assidu de *Match*, qui nous dit : « Etant donné que les ruptures musculaires sont des accidents fréquents chez les sportifs, et comme votre chronique remonte déjà à plusieurs années, cher docteur (j'ai retrouvé des articles signés par vous sur des numéros de 1938), peut-être avez-vous déjà traité du claquage ? Dans ce cas, voudriez-vous me dire dans quel numéro de *Match* se trouve ledit article ? »

Je me fais un plaisir de répondre à ce fidèle lecteur, de Dijon, en consacrant le « Coin du docteur » de cette semaine à la question qui l'intéresse, lui et de nombreux sportifs.

Pour se faire une idée précise des accidents... musculaires dont nous pouvons tous être victimes, il y a lieu, tout d'abord, de rappeler quelques notions sommaires sur la constitution du muscle. En gros, vous savez que le muscle — partie charnue — est constitué par un ensemble de très petits éléments (fibrilles musculaires) accolés les uns aux autres. Il se termine à ses deux extrémités par un élément, très résistant lui, que l'on nomme le tendon. Les fibrilles sont élastiques et contractiles, ce qui n'est pas le cas du tendon.

A la suite d'exercices, d'efforts musculaires, il peut arriver que les fibrilles se rompent... De ce fait, le muscle se trouve être divisé en deux parties ; il y a solution de continuité.

C'est la rupture musculaire vraie. A un degré moindre, un certain nombre de fibrilles cèdent, mais d'autres résistent. C'est la rupture musculaire partielle. A un degré encore moindre, quelques fibrilles seulement cèdent. Cette rupture peu accusée, peu apparente dans son aspect extérieur, prend le nom de CLAQUAGE. Enfin, à un degré encore moindre, les fibrilles, qui ont été soumises à une elongation forcée sans être rompues, présentent des signes de distension. C'est là ce que l'on désigne sous le nom d'elongation. Ce qui différencie donc l'elongation du claquage, de la rupture partielle et de la rupture totale, c'est qu'il n'y a pas de lésion anatomique des éléments du muscle ; ce qui différencie les trois autres formes de lésion entre elles, c'est uniquement le nombre de fibrilles rompues.

Un autre accident intéressant le muscle porte ordinairement le nom de coup de fouet. D'aucuns ont tendance à confondre « coup de fouet » et « claquage ». A ce sujet, mon maître, le docteur Pierre Mathieu, qui a laissé un si bon souvenir à l'école de Joinville, enseignait aux stagiaires suivant ses cours qu'il y avait lieu de réserver ce terme de « coup de fouet » à des lésions des derniers rameaux nerveux se rendant aux muscles. Comme ces ramifications ne sont pas précisément extensibles, elles ne peuvent pas — à la suite d'un mouvement trop brutal — suivre le déplacement rapide qui leur est demandé... De ce fait, elles subissent soit une elongation forcée, soit une rupture, extrêmement douloureuses toutes deux, sur

le moment, d'où le nom de « coup de fouet ».

Les autres accidents peuvent intéresser le tendon qui, bien que très robuste, peut — du fait de son manque d'élasticité — se rompre ou se désinsérer de la partie osseuse à laquelle il est relié. Ces faits constituent la « rupture tendineuse » d'une part, ou la « désinsertion » avec arrachement du « périoste » et de l'os sous-jacent.

La prochaine chronique sera consacrée à la description des signes de ces diverses affections et à celle des traitements classiques auxquels on a recours.

Docteur Philippe Encausse.

★

■ **Drillon.** — Les Championnats du monde cyclistes auront lieu cette année à Amsterdam : 26 août au 2 septembre, championnats sur piste, 3 et 4 septembre, championnats sur route.

■ **H. B. à Bouffarik.** — 1° Le boxeur Tommy Farr est âgé de 24 ans ; 2° Maurice Archambaud est né à Châtillon le 30 août 1908. Il vient d'ouvrir un magasin d'articles de sports mais ne renonce pas aux compétitions. Vous le verrez d'ailleurs au départ des principales grandes courses de la saison 1938 ; 3° Georges Speicher et Maurice Archambaud sont excellents camarades, mais n'ont aucun lien de parenté ; 4° Vous pouvez trouver toutes les photographies de champions en vous adressant à l'Agence « France-Presse », 100, rue Réaumur, Paris.

■ **Guisot et Buca.** — Les demi-finales de la Coupe de France auront lieu le 3 avril et la finale le 8 mai. Seule la finale de la Coupe qui aura lieu à Colombes est présidée par M. Albert Lebrun.

■ **Futer Cogan.** — Nous possédons les numéros de « Match » des années 1931-32-33. Dites-nous quels numéros vous désirez, nous pourrions vous les adresser.

■ **Gilbert Galling.** — 1° Les numéros que vous nous demandez peuvent vous être adressés franco contre 1 fr. 25 chacun ; 2° N'avons pas trouvé trace d'un international de football du nom de Soubiron.

■ **Deux espoirs de Triel.** — La vedette de l'écran Albert Préjean n'a jamais été champion cycliste, ou s'il l'a été, c'est à l'écran dans des films sportifs. Toutefois, Albert Préjean, sportif complet, se défend très bien à bicyclette sur route, sur piste et même en demi-fond. Et, dimanche encore, il prenait part au cross cyclo-pédestre populaire qu'il terminait d'ailleurs.

■ **L. D., Paris.** — C'est Hiden qui gardait les buts du Racing-Club de Paris lors de la finale de la Coupe de France gagnée par le Racing sur Charleville par 1 but à 0.

■ **Lecteur de Match.** — Pour un débutant cycliste voulant être équipé, il n'y a pas d'autre moyen que d'adhérer à un club, de courir les courses de classement ou d'affirmer une classe certaine. Les marques ne prennent dans leurs équipes que des coureurs ayant fait leurs preuves ou s'étant fait remarquer en compétition.

■ **Robert Marcal.** — 1° La 14^e Région militaire a son siège à Lyon, la 19^e à Alger. Pour les crossmen militaires la saison officielle vient de se terminer par le Championnat de France couru dimanche. Vous ne pouvez plus disputer que des compétitions amicales ; 2° Le cross international de Chartres fut créé en 1921, mais n'est international que depuis 1933. Ses vainqueurs furent successivement : les Britanniques Wilson, Sutherland, Wilson, le marocain Daou, Poharec et Lonlas.

■ **E. Saurin.** — Non, il n'est pas trop tard à 22 ans pour commencer à faire du sport en compétition. Les exemples sont nombreux de champions qui se sont révélés beaucoup plus tardivement que vous. Quant à vous certifier si, avec de la volonté et de la patience, vous pourrez faire le Tour de France, seul... l'avenir vous le dira.

■ **F. Lapraz.** — L'Olympique de Marseille recevra chez lui en Championnat de France : le 27 février Sochaux, le 20 mars Rouen, le 27 mars le R. C. Paris, le 10 avril Fives, le 24 avril Metz et le 8 mai Roubaix.

■ **W. Saurt.** — Le coureur cycliste Jules Rossi est Italien. Il est âgé de 23 ans et mesure 1 m. 76 ; 2° Ne pouvons dans ces colonnes vous donner des renseignements sur la vie privée des champions ou de leur famille.

■ **Mimi Nicola.** — Les recettes de la Coupe de France depuis 1933 furent successivement 410.576 francs, 490.524, 487.484, 533.718, 576.145. Toutefois, la plus grosse recette réalisée cette saison à Colombes le fut lors du dernier match France-Belgique où elle s'éleva à 629.757 francs.

■ **Maurice Levasseur.** — 1° Non, le coureur cycliste René Le Grèves n'est pas marié ; 2° C'est sur la piste du vélodrome de Creil que le coureur Foubert battit le 30 septembre 1934 les records de France des 200 kilomètres et des 7 heures ; 3° Di Lorto s'est montré dans l'ensemble le meilleur goal français de la saison. Parmi les meilleurs et portiers opérant actuellement en France, nous pouvons vous citer : Di Lorto, Liéne, Hiden, Vasconcellos, Bessera, Gonzales, etc. ; 4° La plus grande vitesse atteinte en automobile le fut par Eyston, qui réussit, au Lac Salé le 19 novembre 1937, la moyenne horaire de 502 km. 100 ; en motocyclette, 279 km. 503 en novembre 1937 à Francfort par Henné.

Reflexion d'un gardien de but



Garder les "bais", c'est un vrai travail, mais garder les cheveux bien coiffés est chose facile...

...avec

BRYLCREEM

FIXATEUR PARFAIT

BON à découper et à adresser à Brylcreem, 5, rue Félix-Pyat, à Puteaux (Seine) pour recevoir l'échantillon A. Joindre 1 fr. 50 en timbre-poste pour frais d'envoi.

Comment ils s'entraînaient

Et voici les routiers à l'entraînement. Ici, là, et ailleurs, en France comme en Belgique, en Allemagne comme en Italie, le premier février est la date extrême, la dernière limite qu'acceptent les directeurs sportifs pour imposer à leurs coureurs la reprise de l'entraînement pour les premières épreuves routières de la saison. Et l'un d'entre eux, Ludovic Feuillet, qui aura quarante-trois coureurs sous ses ordres au cours de cette saison, leur fait tenir, avant cette date, les conseils qu'il croit utiles de leur donner. Ce n'est pas que l'entraînement des routiers ne soit pas différent selon leurs aptitudes. Mais les conseils donnés sont d'ordre général et ne fixent aucune règle, n'imposent aucune méthode.

Nous avons encore sous les yeux la méthode d'entraînement d'un coureur qui fut un grand champion: Octave Lapize. Celui qui eut des surnoms différents — on l'appelait « le Bougnat », parce qu'il avait débuté dans la vie en aidant son père à livrer ses commandes de bière, puis « le Frisé », parce qu'il l'était, et enfin et définitivement: « Tave » — fut tué, comme l'on sait, pendant la guerre, dans l'aviation. Il était méthodique, ponctuel dans la façon de s'entraîner. Dimanche et lundi, course et repos; mardi, une trentaine de kilomètres avec deux ou trois efforts en cours de route; le mercredi, soixante-dix ou quatre-vingts kilomètres sur un parcours accidenté; le jeudi un peu moins; le vendredi un peu plus, et le samedi, repos s'il devait courir le dimanche, promenade s'il ne courait pas. C'était l'entraînement qui convenait à un coureur de sa taille et doué comme il l'était.

Cet entraînement n'aurait certainement pas suffi à un François Faber, qui était un colosse, comme il ne conviendrait pas à Archambaud ou à Lapébie

oui, pour être de taille différente, n'en ont pas moins besoin d'un sérieux travail de mise au point. Car les apparences sont, avec les coureurs, particulièrement trompeuses. Les générations nouvelles n'ont pas connu Pottier, le héros du Ballon d'Alsace dans le Tour de France de 1906, alors que lâchant tous ses concurrents il arrivait à Dijon, terminus de l'étape, avec près d'une heure d'avance sur ses adversaires. René Pottier n'était pas un héros; on pouvait même, en le voyant pour la première fois, croire qu'il avait peut-être tort de penser qu'il pourrait lutter avec avantage contre un Louis Trousselier, de taille moyenne mais trapu, musclé. On peut dire que son duel, en 1906, avec Trousselier, fut magnifique. Il eut le meilleur. Il s'entraînait sans se désemparer, en faisant une cinquantaine de kilomètres par jour, un peu de piste en roulant dans les pelotons. Et cela suffisait pour faire de lui un magnifique champion en course.

Et Pottier ne s'entraînait pas l'hiver, alors que Petit-Breton, qui devait, quelques années plus tard, fournir des performances assez semblables aux performances qu'avait réalisées Pottier, s'entraînait beaucoup, peut-être trop, et que Henri Pelissier trouvait, avec un entraînement moyen, étudié, la forme qu'il désirait.

Chacun voit midi à sa porte, dit le proverbe. Le tout est, pour un routier, de s'entraîner avec la mesure qui convient. Mais, parce que je les ai connus, il m'a toujours paru que les gagnants du Tour de France dont je vous ai parlé: Lapize, Pottier, Trousselier, Henri Pelissier, savaient parfaitement s'entraîner. Ils ont donné la preuve que leur méthode était bonne et parfaitement adaptée à leurs moyens. Ce furent de grands champions.

RENE RIERRE.



Pieux souvenir, l'avion du champion Octave Lapize. On peut lire sur la fuselage :

LE VIEUX N° 4

« été piloté par notre cher et regretté camarade O. LAPIZE

Qui que tu sois, ne monte pas dans ce zinc sans avoir une pensée pour ce brillant pilote tombé glorieusement.

ROBERT-VEYSSIE.

GRANDS SPORTIFS DE LEGENDE

Hercule a-t-il fait mieux que Rigoulot ?

EVIDEMMENT, son palmarès en impose. Voilà un garçon qui avait du biceps. Cet Hercule qui, à peine sevré, a mis knock out en moins d'un round, avec ses petites mains potelées, deux gros serpents lâchés contre lui par la femme même du grand patron de l'Olympe, ce bébé-là, c'était quelqu'un ! Vous me direz que je n'y étais pas. Je n'en disconviens point. Mais enfin son histoire, ou sa légende, comme il vous plaira, est racontée par les hommes avec un luxe de précisions impressionnant, depuis plus de trois mille trois cents ans. Il y a bien quelque chose là-dessous.

A considérer les douze travaux qui ont fait sa renommée et les exploits étonnants que, paraît-il, il y ajouta, on imagine difficilement le gabarit de ce gaillard. Son papa Jupiter lui avait fait don d'un jeu de muscles de fabrication olympienne. Ce n'est pas en l'an 1938 de l'ère chrétienne que nous pouvons volontiers traiter de bouffi ou de faiseur un athlète qui opérait treize siècles avant Jésus-Christ.

Ceci dit, je vous accorde que le nommé Hercule n'est qu'un symbole, sans doute. Le symbole de la force exceptionnelle, accompagnée de courage et de générosité, que les hommes de tous les temps ont constamment admirée. Et cela atteste que l'humanité éprouve le besoin d'une telle admiration. Qu'un bon colosse étouffe un lion, dompte un taureau, mette à la raison un peuple d'Amazones, ce ne sont pas là, certes, des petits faits-divers qui encombrant les chroniques sportives. Mais la race humaine n'a-t-elle pas produit d'autres prodiges en d'autres genres : Shakespeare, Léonard de Vinci, Napoléon, Wagner ?

J'entends bien que maints chapitres de la fable d'Hercule dépassent la foie humaine. Qu'il aurait été beau à voir, l'homme aux muscles divins séparant de ses mains irrésistibles deux montagnes jumelles, comme un enfant fait deux parts d'un petit pain tendu ! Nous devons renoncer à croire, peut-être à regret, que le merveilleux Alcide fut le seul auteur de tant de tours de force accomplis en tant de lieux. Un historien démontre qu'il ne fallait pas moins de quarante-trois héros pour réaliser les prodiges attribués au seul Hercule, et d'autres vont jusqu'à soutenir qu'il personnifie tout le peuple phénicien, dont les aventures historiques tiennent du miracle.

Et voilà l'illustre recordman sensiblement dégonflé. S'il doit descendre du domaine des demi-dieux parmi le commun des mortels, nous ne nous défendons plus de le comparer à nos champions modernes. Ce qu'il a fait, en dehors des menages de la fable, le classe au premier rang des vedettes. Mais arrachait-il mieux que Rigoulot et portait-il plus lourd à bras tendu ? Il faudrait voir ça. C'est un spectacle dont nous n'aurons pas, je le crains, le régal.

Enfin, je ne sais pas, ni vous non plus, si la légende ne prétendra pas, dans trois mille trois cents ans, que notre Rigoulot déplaçait aisément les tours de Notre-Dame...

■ Gallet à Chambéry. — Le coureur cycliste italien Bottechia était né à Pordenone le 1^{er} août 1894, il se tua en course le 15 juin 1927.

■ Y., à Argenteuil. — Nous ne pouvons passer dans ces colonnes d'annonces traitant de vente et d'achat et ignorons totalement où vous pouvez trouver d'occasion des voiliers ou autres bateaux.

■ Rugbymen basque. — A la fin de la saison 1937, les joueurs de rugby à quinze ayant disputé le plus de rencontres internationales étaient, dans l'ordre : Ribère, 34; Cassayet, 31; Jauréguy, 31; Communeau, 21; Broussé, 21; Mauriat, 19; Piquinal, 19; A. Botehguay, 19; etc...

■ Une balle perdue. — Dans le cas que vous nous signalez, la balle de tennis est bonne. Le joueur ne commet pas une faute en retournant la balle même si elle passe plus bas que la hauteur du filet.

■ Pour les Treize. — 1^o Le premier match de l'équipe d'Asutralie en France eut lieu le 1^{er} janvier, au vélodrome Buffalo, à Paris. L'Australie battit la France par 35 points à 6, après s'être mené, à la mi-temps, que par 8 points à 0. 2^o L'équipe de France avait la composition suivante : Cheud, Lamarque, Nogueres, Bosc, Cussac, Roussé, Bès, Petit, Durand, Domeneq, Griffard, Rousse, Davant.

■ Pariour déçu. — C'est le 23 janvier dernier que Tommy Farr, espoir des poids lourds britanniques, rencontrait Braddock. Le champion gallois, nettement favori, fut néanmoins battu aux points par l'ex-champion du monde. Tommy Farr est âgé de vingt-quatre ans et exerce la profession de mineur.

■ J. Meheust. — Depuis 1927, les recettes du match de la finale de la Coupe de France furent successivement : 196.148, 220.086, 214.674, 384.308, 331.253, 403.368, 410.576, 490.524, 493.484, 533.718 fr. et, en 1937, 576.145 fr.

■ Un sportif lecteur de « Match ». — Chacune de ces fédérations : rugby, football et basket publie un annuaire fédéral.

■ Le Terzen cannois. — Pour passer son permis de conduire, il faut être âgé de dix-huit ans révolus.

■ Dagnicourt. — Nous vous recommandons « Soyons forts », par le docteur Ruffier. La méthode de culture physique est évidemment très importante, mais c'est surtout dans la manière de pratiquer les exercices et en persévérant que vous obtiendrez des résultats.

■ Trois bons copains. — Le boxeur Cornette est amateur et n'a nullement renoncé aux compétitions.

■ Un abonné cagouillard. — Des deux adresses que vous nous demandez, la première est 42, avenue de la Grande-Armée, la seconde 40, rue de Maubeuge, à Paris.

■ B. Delahais. — Le coureur Gino Bartali est Italien. Pour faire partie d'une équipe de courses il faut avoir un palmarès ou laisser entrevoir une classe certaine. Vous êtes jeune, adhérez à un club où on vous donnera tous conseils et peut-être un directeur sportif vous distinguera-t-il.

■ Admireur de Bergasse. — Le joueur Bergasse Félix de l'Aviron Bayonnais fut international en 1936 contre l'Allemagne et en 1937 contre l'Allemagne et l'Italie.

■ Nouveau Bordelais. — Pour connaître l'adresse d'un matchmaker officiellement reconnu par la F. F. B., adressez-vous à la Fédération, 27, bd Poissonnière, Paris.

■ Genestier. — Vous trouverez tous les renseignements que vous désirez et la façon de vous entraîner dans « Vélo 38 », par Jean Leuliet.

■ Bangalore. — Marcel Thil est né à Saint-Dizier le 29 mai 1904. Au cours de sa carrière, il a conquis les titres de champion de France des poids moyens en battant Marcel Thuru, champion d'Europe par sa victoire sur Jacovacci, champion du monde des moyens en battant à Paris, en 1932, Gorilla Jones, champion d'Europe des mi-lourds par sa victoire, en 1934, à Paris, sur Martinez Alfaro.

■ Futur Toin. — 1^o Antonin Magne a de grandes chances de courir cette année encore le Tour de France. Pour le moment, il est au repos à Arcachon; 2^o L'ex-champion de France sur route Raymond Louviot est né à Granges (Suisse), le 17 décembre 1908. Martano est né à Savone le 12 mai 1910. Robert Grassin naquit le 17 octobre 1899 au Mans.

■ N. B., à Lens. — 1^o Le Tour de France 1937 fut gagné par Roger Lapébie en 138 heures 58 m. 31 sec. devant Vicini, Amberg, Camusso, Marcaillou, Vissers, Chocque, Gallien, etc... Par équipes, la France prit la première place devant l'Italie, l'Allemagne, la Suisse, etc... 2^o Depuis la création du Tour de France, Petit-Breton, Thys, Bottechia, N. Frantz, Magne et Leducq ont inscrit leur nom plusieurs fois au palmarès de cette épreuve.

ACHILLE
aux pieds nickelés.

Le Tigre rouge

(Suite de la page 7.)

Pendant que Merle poursuivait laborieusement son cauchemar de singe savant sous la direction du patient Godford, le Doc s'occupait des détails autrement importants de la partie de plaisir qui consiste à lancer un candidat au titre des poids lourds. Il rendit de nombreuses visites aux établissements d'Emil, le coiffeur, et à la « Acme Printing Co », certains après-midi, alors qu'un homme normal aurait dû faire la sieste, être au « champ » ou en train de travailler de la côtelette dans un « grill » paisible.

Emil Schultz était le copain de Doc depuis les jours lointains où la « Police Gazette » était le fin du fin de la littérature des boutiques de coiffeur et où les barbiers ajoutaient à leurs talents professionnels des tuyaux péremptoirs sur la faiblesse des joueurs de baseball ou « Giants » ou sur « Golden Gate », qui ne pouvait perdre en terrain gras « avec ce poids-là ». L'invasion féminine des boutiques de coiffeur avait transformé celle de Schultz en « Emil's shop », exactement comme le « Cassidy's Saloon » est devenu « Tony's Palace ». Schultz avait suivi la marche du temps à contre-cœur, mais avait progressé dans l'art de l'indéfrisable et de la permanente.

Un certain après-midi, Merle venait juste de terminer une série d'exercices consistant à prendre des gueules rébarbatives, avec la joie d'un gosse délivré des affres d'une leçon de piano. Merle détestait profondément ces exercices, mais Doc y tenait. C'est que, normalement, la figure de Merle donnait en effet l'impression qu'il était sur le point de fondre en larmes. Pour remédier à cela, Doc plaçait Merle devant une glace et le forçait à contorsionner ses traits de manière menaçante. Ces regards meurtriers, ces rictus étaient destinés plus tard à permettre aux journalistes sportifs de parler du « masque du Tueur ». Merle venait de terminer sa tâche quotidienne avec une douzaine de « regards n° 3 » (froid mépris de l'adversaire, accompagné du chant peu convaincant : « C'est

maintenant que je vais te descendre, espèce de... » Il réalisait déjà le prochain voyage féérique qu'il allait faire à travers les pages de son magazine préféré, au thé qu'il allait prendre, accompagné de « gaufres ». Merle, en effet, regardait la viande saignante avec la même sympathie que les gosses nourrissent pour les épinards. Et le Doc trouvait cela d'autant plus parfait qu'il avait été une fois conduit à la banqueroute par les extravagances alimentaires d'un luteur bulgare.

Le futur « Tueur » fut brutalement arraché à la contemplation enchanteresse du portrait de Sylvia Sapley, son étoile préférée, vêtue d'un tablier de lamé et de dentelle et tenant en main une poêle à frire, comme s'il se fût agi d'un putois crevé, mais assurant à son public qu'elle ne préférait rien tant, après une dure journée de studio, que courir chez elle et faire des crêpes, pour son « unique ami et critique le plus sévère », un mélancolique lévrier russe échappé des champs de courses canins de la Floride.

Merle et Doc allèrent ensemble chez Emil. Dans un salon privé, « l'artiste » se mit au travail, suivant les conseils de Doc. Un moment après, sous ses doigts magiques, naquit un jeune géant féroce et repoussant, aux cheveux rouges flamboyants, comme la crête cramoisie d'un coq de combat ou une sanglante bannière, fière comme le panache de Navarre. Ses sourcils étaient devenus deux sinistres traits rouges sur une face couverte d'une barbe écarlate hérissée comme du chanvre. Sa poitrine et ses bras, maintenant matelassés d'une luxuriante végétation de poils rouges, eussent frappé de panique une « terreur » de l'âge de pierre.

Emil admirait son travail avec la fierté de l'artiste conscient de la beauté de son œuvre. Doc grogna son contentement au maître.

Mais c'est Merle qui, lui, fit involontairement le plus beau compliment. « Lève-toi et essaye le regard n° 5 » (ricanement sauvage et œil furieux), ordonna le Doc.

Merle se traîna jusqu'au miroir et obéit.

Il jeta un bref coup d'œil... et s'évanouit.

(A suivre.)

R. B.

(Tous droits réservés — « Match », « Opera-Press-Mundi ».)



Le clou des championnats d'athlétisme du Japon, la course au sac de riz, ou le « porter » officiellement intégré au sport.

SKI

LUCHON : Grand Prix de Superbagnères. — Descente de l'Arbos-
quens. Allez dans un passage en forêt.

Les championnats militaires de ski, qui ont réuni, cette année, une participation extraordinairement brillante, tant en quantité qu'en qualité, viennent de se dérouler dans le cadre magnifique du mont Revard.

Le championnat de France, couru sur un parcours accidenté de dix-sept kilomètres, fut l'occasion d'une belle victoire pour le sergent Lisner. Il y eut quatre-vingt-dix partants et l'écart entre le premier et le quatre-vingt-dixième n'excéda pas vingt minutes. Le concours de sauts, disputé sur le tremplin moyen du Revard, vit le sergent Carrel triompher de M. Lafforgue et de trente-cinq autres concurrents.

Maurice Lafforgue devait prendre sa revanche le lendemain en faisant coup double et remportait l'épreuve de descente et le slalom. Le sergent Carrel fit également un parcours splendide, puisqu'il ne fut battu en descente que par 2/5 de seconde par M. Lafforgue. Quant à René Lafforgue, il prenait la troisième place. Le slalom fut l'occasion d'une facile victoire pour les frères Lafforgue, précédant Carrel.

Les exercices en section réunirent plus de six cents hommes, et l'épreuve de patrouille, qui groupait des sélectionnés de cinq corps d'armée, fut remportée par le 70^e d'artillerie de forteresse.

MONT REVARD : Championnats militaires.
— Un saut de Maurice Lafforgue.

Agnel dans la descente de Roumagnade.

Seigneur dans le couloir le plus rapide de la descente.

La section du 7^e B.C.A. classée première de la course d'éclaireurs. En médaillon, un jeune skieur d'avenir, fils du capitaine Faure.

Couttet s'engage dans un couloir. Au fond, les crêtes du Céciré.